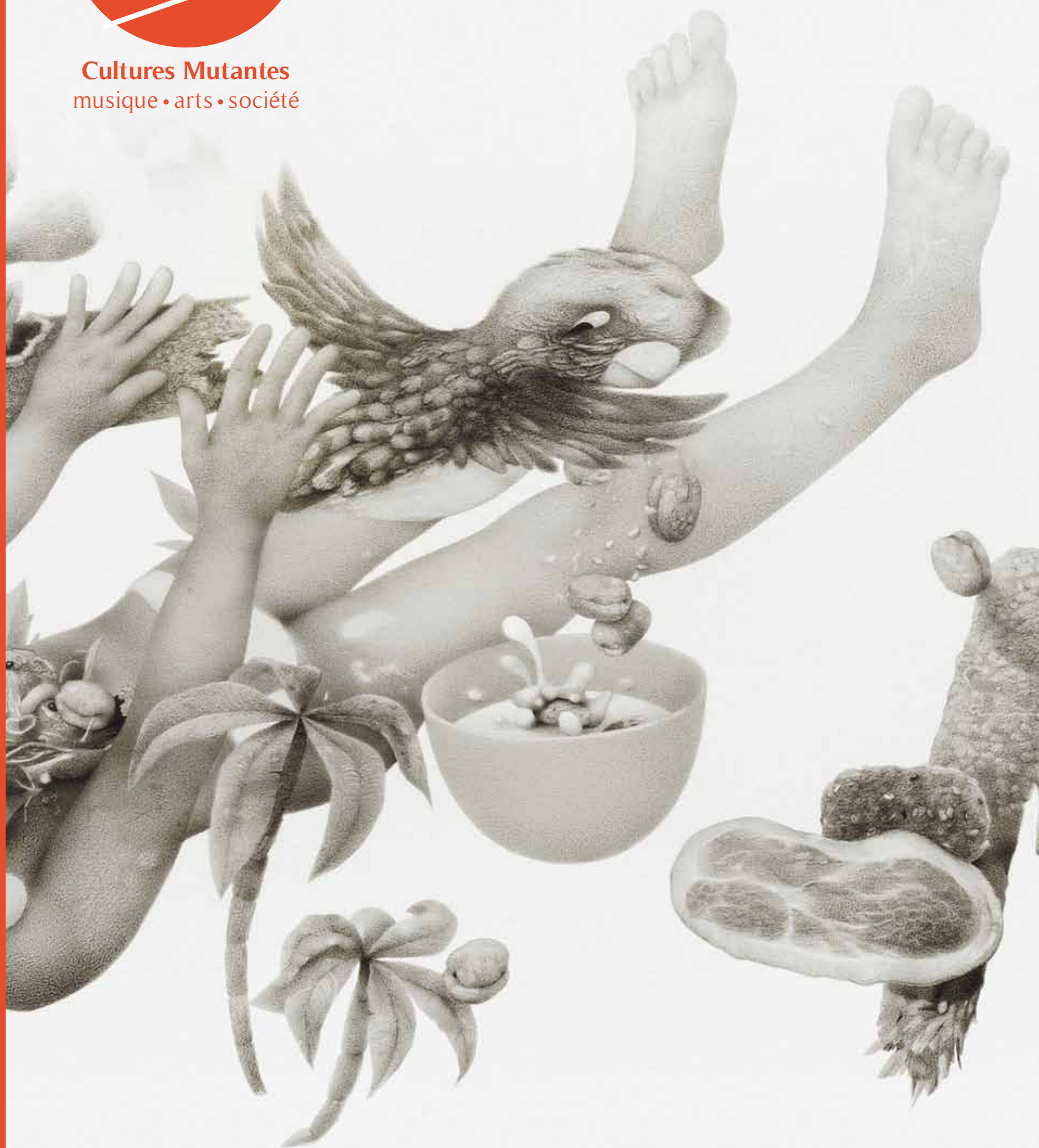




**Cultures Mutantes**  
musique • arts • société

N°2  
NOVEMBRE 2011

Mensuel Gratuit



LYDIA LUNCH • PLANNINGTOROCK • ZOLA JESUS • HIGH PLACES • ANTILLES •  
JUAN MACLEAN • PAN • PREMIER SANG • BRUIT DIRECT • FRÉDÉRIC MAGAZINE •  
LES FRÈRES CHAPUISAT • CORENTIN GROSSMANN . . .



**HAPPY HOUR\***

**TAPAS & MUSIC**

**TERRASSE COUVERTE  
ET CHAUFFÉE**

**DU MARDI AU SAMEDI  
DE 18H À 20H**

**LE RESTAURANT  
DU BATOFAR**



**BISTROT  
RÔTISSERIE  
BAR À VINS**

**DU MARDI AU SAMEDI**  
DE 12H À 14H30 ET DE 19H30 À 23H30  
PORT DE LA GARE - 75013 PARIS

[www.batofar.org/restaurant](http://www.batofar.org/restaurant)  
Réservations : 01 53 60 17 00  
[restaurant@batofar.org](mailto:restaurant@batofar.org)



**WWW.BATOFAR.ORG**

Face au 11 quai François Mauriac, 75013 Paris.  
Métro : BNF ou Quai de la Gare Bus : 325 / 89 / 64 Vogüé : BNF



Cultures Mutantes  
musique • arts • société

23 rue Pierre et Marie Curie  
94200 Ivry-Sur-Seine  
téléphone : 01 45 21 06 78  
Télécopie : 01 53 14 76 58  
www.journal-balise.com  
email : contact@journal-balise.com

Directeur de la publication  
Rihab Hdidou

Rédacteur en chef  
Julien Bécourt

Graphisme - Maquette  
Cyril Maciet

Rédaction:  
Gaspard Balducci, Julien Bécourt,  
Matthieu Clervoy, Valeria Costa-  
Kostrisky, Arnaud Crame, Tiffany  
Fukuma, Friedrich von Gasparina,  
Guillaume Gwardeath, Mathias  
Kusnierz, Olivier Lamm, Guy Mercier,  
Jérôme Momcilovic, Isabelle Moulin,  
Polly Orcetic, Laetitia Paviani, Sylvain  
Quément, Philippe Emmanuel-Sorlin

Impression  
Handle With Care

Diffusion  
Pendaran (Paris)  
Handle With Care (Bordeaux)

Coordination  
Rihab Hdidou (Batofar),  
Michèle Daroque Caillabet (I.Boat)



Navire de curiosités sensorielles  
Face au 11 quai François Mauriac  
75013 Paris  
517 580 700 RC.S Paris  
Tél : 01 45 21 06 78  
Mail : promo@batofar.org  
www.batofar.org



Intelligent boat  
Bassin à flot n°1  
Bordeaux – Bacalan  
532 431 723 RC.S Bordeaux  
Tél : 06 10 13 77 34  
Mail : communication@i-boat.eu  
www.iboat.eu

EDITO

Est-ce un jour, plus rien n'était comme avant? Que la radicalité d'hier devenait la norme d'aujourd'hui? Las, le projet de réconcilier l'art et la vie s'est bel et bien accompli, non pas en suivant les ambitions émancipatrices de l'avant-garde, mais en obéissant aux injonctions spectaculaires de l'industrie culturelle. Pour échapper à cette emprise, il est plus que jamais nécessaire de renouer avec la fibre des herbes sauvages. Deleuze parlait d'héccété, de «faire du monde, de tout le monde un devenir, parce qu'on a supprimé de soi tout ce qui nous empêchait de nous glisser entre les choses, de pousser au milieu des choses.» La mission de Balise consiste à raviver votre curiosité, celle qui vous pousse à avancer, à vous débarrasser des fioritures inutiles, des poids qui vous tirent vers le bas, des injonctions à consommer de plus en plus intrusives, des discours lénifiants sur la culture. Plus rares et impalpables se font les livres ou les disques, plus ils nous apparaissent précieux. Comme de vieux amis en qui on a confiance et qui laissent une empreinte indélébile dans notre existence. Comme les derniers vestiges d'un vieux monde qui périssent. La crise a au moins ça de bon, elle révèle aux gens ce qui leur est essentiel, leur plus petit dénominateur commun. Les amis et les idées, l'imagination en temps réel, l'ambition dans les actes, l'exigence du quotidien. Cette crapule de Steve Jobs n'avait de cesse de le répéter: se souvenir qu'on va mourir est le meilleur moyen de se convaincre qu'on n'a rien à perdre. Vous voyez où ça mène. Tout fout le camp, les héros sont désabusés. Thurston et Kim se séparent. Les necros pleuvent sur les téléscripteurs. On chope la crève, c'est l'automne. Il ne nous reste plus qu'à choper l'humeur d'un lieu, d'un moment, d'une rencontre. Crame et Gwardeath s'en chargent ici-même, d'effets divers parisiens en salles obscures bordelaises. On pourra aussi se replier sur la bio du grand Sam Fuller, cinéaste exemplaire dont chaque sentence est comme un coup de pied au cul. Tout en guettant le jour où notre devenir-animal se déploiera au grand jour, nous laissant entrevoir de possibles mutations. A l'image de ces architectures organiques, mouvantes, immatérielles. Plus de centre ni de territoire, mais une foudroyante d'intersections potentielles. En attendant, fraternisons avec les derniers êtres lucides de ce monde, fous littéraires, créateurs d'arrière-mondes ou artistes insurrectionnels. Dans toute leur affirmation du désir, de la puissance d'être. Sans doute les derniers des utopistes et les derniers des autopilotes. Ils passent sous le radar des médias, mais leur terrier patiemment creusé vaut toutes les cavernes d'Ali-Baba. Ils font de la musique et de l'art qui n'ont même plus besoin de s'ériger comme tel. Ils vivent pour et par leurs passions, c'est même leur seule raison d'être. Leurs noms ne vous disent rien? Qu'importe, rien n'empêche de faire connaissance. Ils sont dans le journal que vous tenez entre les mains. Jetez vous à l'eau, vous n'en reviendrez pas.

Julien Bécourt

SOMMAIRE N°2 NOVEMBRE 2011



En couverture :  
© CORENTIN GROSSMANN  
*The Last Breakfast* (détail),  
courtesy galerie Jeanroch Dard, Paris

• écoutilles - repérages concerts	2-4
Lydia Lunch	2
Planningtorock	2
Zola Jesus	3
High Places	3
Antilles	3
Juan MacLean	3
Silver Apples	4
• actualités	7-21
Chronique • Effets Divers	5
MODE • PARURES ANIMALES / Petit traité de zoologie vestimentaire	6
dossier • DO IT YOURSELF	7-12
• PAN	7
• PREMIER SANG	8
• BRUIT DIRECT	9
• FRÉDÉRIC MAGAZINE	9
• CARTE BLANCHE : HENDRIK HEGRAY	10-11
• ULTRA ECZEMA	12
ARCHITECTURE • ELASTI CITY • de la propriété de la matière appliquée aux villes	13-14
ART CONTEMPORAIN	15-16
• LES FRÈRES CHAPUISAT	15
• CORENTIN GROSSMANN	16
OPEN BAR • La sélection culturelle de Balise	17-19
BORDEAUX • Salles Obscures • PROMOTION (EPHEMERE) DE LA LECTURE PUBLIQUE •	
LA PRODUCTION DE L'ESPACE	20
• agenda novembre 2011	21



# TROIS FEMMES DANS UN BATEAU

Sexualités troubles, entre musique d'avant-garde et école classique, Zola Jesus, Planningtorock et Lydia Lunch compte parmi les personnalités les plus fascinantes de la modernité synth-wave. Elles sont toutes les trois en concert ce mois-ci.

## LYDIA LUNCH



Fingered, le bien-nommé court-métrage de Richard Kern, pourrait être une porte d'entrée possible vers Lydia Lunch. Derrière une mise en scène classique apparaît un univers truffé de références au blues où se dessinent les lignes indistinctes d'une culture queer violente, déjantée, interlope, suintant les fantasmes les plus cauchemardesques. L'œuvre de Lunch est à son image. Débarquée à 13 ans à New York, elle vit dans un squat peuplé d'artistes. Sans un radis, elle pratique le vol à l'étalage pour se nourrir et écope du surnom Lunch. Elle devient très vite une figure centrale du New York no wave, avec son groupe Teenage Jesus and the Jerks qu'elle forme avec James Chance. Guitare-vilebrequin, dissonances jazzcore et poésie rageuse, ses concerts ressemblent à des performances ultra-agressives. Elle croise la route d'Alan Vega, Henry Rollins, Michael Gira, Thurston Moore, Nick Cave et même de l'écrivain Hubert Selby Jr. Difficile de résumer sa discographie absolument pléthorique : elle va d'un post-punk éraillé à des jazz songs de cabaret mutantes en passant par des fragments de minimalisme atonal. Toujours avec le goût du détail décalé : un banjo dans un morceau punk-funk, ce n'est pas ce qui effraie la belle. Comme Planningtorock et Zola Jesus, c'est en explorant la part dysfonctionnelle de sa sexualité et de son intériorité qu'elle affirme sa fierté de femme, tout en redéfinissant violemment les contours du féminisme. Lunch se veut autant un objet sexuel qu'une conscience subversive. Ses textes psalmodiés façon spoken words balancent frontalement le récit de pratiques sexuelles déviantes et burlesques. Le non-sens qui s'en dégage est politique : le nihilisme de Lunch est libérateur. Tandis que Planningtorock apparaît comme un ange du bizarre féminin et Zola Jesus une incarnation déracinée de l'âme slave, Lydia Lunch leur préfère, avec sa stature de matrone postpunk, la harangue verbale et l'excès sous toutes les formes.

M.K.

I BOAT le Mardi 29 Novembre  
Avec PACK A.D.

## PLANNINGTOROCK



Des trois personnalités ici exposées, Janine Rostron (la multi-instrumentiste qui se cache derrière le pseudonyme Planningtorock) est celle dont l'anatomie expose de manière plus manifeste cette confusion totale des genres masculin-féminin. En témoignent les excroissances grotesques de son lobe frontal et arête nasale, ou son goût pour les voix au pitch si grave qu'elle en parodie presque un caractère masculin. Cette identité sexuelle -inédite en son genre si nous ne connaissions déjà son amie Karin Deijer Andersson, chanteuse de The Knife, nous la découvrons émus sur un premier album Have it all qui nous raconte comment Janine quitte son Angleterre natale pour vivre à Berlin, avec le seul bagage d'une formation classique au violon, pleurant et célébrant doublement la part de soi que l'on perd à jamais en territoire étranger, et cette autre qui ne peut plus faire marche arrière une fois découverte. La musique qui s'y présentait a entre-temps conservé une des figures principales de son jeu classique de violon, le pizzicato (la « corde pincée »), pour l'enrichir de nombreux cuivres et force rythmiques, et ainsi dessiner une galerie de personnages tristement à la marge, en quête désespérée d'amour. Son dernier album W, paru en mai dernier, noircit l'auto-portrait, alors qu'elle-même tente de se laisser à l'autre sans renoncer, sur le plan symbolique, à toutes les excentricités qui font sa personnalité. Entre mise en garde (« Janine, don't go with those boys ») et chasteté contrainte (« Don't be seduced until you know my truth »), ses paroles expriment très directement la lutte qui agite sa musique, qu'elle traduit sur scène à renforts de costumes élisabéthains et travestissements.

M.C.

I BOAT le Jeudi 17 Novembre  
Avec YAN WAGNER

## ZOLA JESUS



Plus mesurée, Zola Jesus (Nika Roza Danilova, de son vrai nom) partage néanmoins de nombreux traits de caractère avec sa consœur de Planningtorock (toutes deux ont tourné avec The Knife) et la marraine Lydia Lunch qu'elle écoutait au lycée : le déracinement de son pays natal (la Russie) vers un lointain Wisconsin, un sens aigu de la survie à l'étranger (son nouvel album s'appelle Conatus), la conjugaison des textures électroniques à une formation plus classique (le piano) et surtout, des cordes vocales si éloquentes qu'elles trahissent un goût prononcé pour l'opéra. Nouveauté avec le cap franchi par les récents EPs (Stridulum, Valusia) et l'album Conatus : l'anxiété et les architectures gothiques d'autrefois ouvrent à des horizons bien plus larges et mieux produits, quoique noyés aujourd'hui un épais brouillard de reverb et de nuages blancs, comme si les friches industrielles de Throbbing Gristle, les glitches electronica et l'EBM la plus martiale se réincarnaient dans l'univers pastoral de Dead Can Dance. Bien que Nika Danilova se montre la plus lyrique des trois artistes ici présentées, elle n'est pas la moins en lutte avec son passé d'interprète classique, en lutte contre sa personnalité tout court : tout en se réclamant des élégies de Diamanda Galás, elle exprime sur scène à pleine puissance le rejet de cet univers qui tient pour elle de « prison », selon ses propres mots.

M.C.

DIVAN DU MONDE le Mardi 29 Novembre  
Avec GUEST



## HIGH PLACES

Venu de Brooklyn, le duo Rob Barber et Mary Pearson a posé ses valises et son home-studio à Los Angeles, pour y enregistrer la photographie de ses récents périples. Du musée Guggenheim de Manhattan à une warehouse industrielle de Santiago, en passant par l'Australie ou le Mexique, les promenades de High Places alimentent autant leur joli photoblog ( <http://hellohighplaces.blogspot.com/> ) que la matière sonore d'un troisième album electro-pop baladeur et ludique, *Original Colors* : promenade ambient et mid-tempo entre la techno de Détroit, la house de Chicago, la drum'n'bass et le garage anglais,

le dub et le dancehall jamaïcains, autant de musiques et de lieux que la voix mezzo-soprano de Mary visite comme un fantôme dans le delay, haute et lumineuse. Variante planante et un brin mystique de leurs amis Lucky Dragons ou Telepathe, Rob et Mary assemblent loops électroniques et samples concrets en une electro home-made organique et frémissante, lego humanisé et joliment géolocalisé. Vers les hauteurs.

**High Places - Original Colors (Thrill Jockey)**

W.P.

**BATOFAR le Mercredi 30 Novembre Avec GUEST**

## JUAN MACLEAN



C'est une des signatures les moins célébrées du label DFA, sur lequel LCD Soundsystem et Hercules & Love Affair ont écrit quelques-uns des plus grands chapitres de la dernière décennie électronique, et pourtant il n'y a pas moins de talent dans la révérence de Juan MacLean à Larry Levan, Yaz(oo) ou

Human League. Pour s'en convaincre, il faut absolument ré-entendre le hit *Happy House* de 2008, qui ne vieillira plus dans cet intemporel rave et pop, où se sont glissés cette ligne de basse et ce riff de piano. Et la façon brillante l'année suivante avec laquelle Juan MacLean y répondit, par la grâce de deux singles disco-pop *The Simple Life* et *One Day*, sans même évoquer la paternité du crossover indie-dance dans lequel se sont engouffrés tous les hipsters, en mal de crédibilité depuis qu'ils ont délavé toute couleur *camp* et *queer* dans leur musique. Inutile d'en rajouter puisqu'on tient une heureuse nouvelle en le retour aux affaires de son auteur après le hiatus *Peach Melba* : au vocoder cette fois-ci, direction l'espace de Giorgio Moroder, d'ici à l'éternité.

M.C.

**LE 104 le Samedi 19 Novembre Avec PLANNINGTOROCK**



## ANTILLES

Moins zouk-machine qu'anti-pop, le trippant trio parisien fait feu de tout bois et grincer les arcs électriques sur des rythmiques vaudous, tournant partout derviches sans avoir pourtant aucun disque à vendre. Du bruit, du bon, comme une trainée de poudre.

Antilles est né il y a trois ans de la rencontre de deux membres de Sister Iodine (groupe noise éclos au début des années 90, sous influence Sonic Youth, This Heat, Wolf Eyes) et du batteur Jérôme Lori Sean Berg (du duo post-rock/afro-beat Berg Sans Nipple, également percussionniste pour Herman Dune). Assise sur les fondations tournoyantes d'une batterie aussi répétitive (krautrock, chamane) qu'impressionniste (free, punk), la formule magique du trio se déploie live le long des tapotis précis d'Erik Minkinen sur des guitares préparées (posées à plat sur une table, devenant ainsi tambours électriques) et les saillies bruitistes d'une guitare saturée, portée à bout de bras par Lionel Fernandez. L'ensemble est évolutif-aléatoire, digressant en mélodies tribales ou ramené à l'os du bruit blanc, sur un fil entre composition spontanée et improvisation organisée. C'est ce *gap* (décalage, intervalle, brèche, interstice) séparant le chaos de la mélodie, qui, selon Lionel Fernandez, « nous permet de rester excités à l'idée de jouer, et donc d'être communicatif (quand on est bons). Nous faisons des morceaux avec une trame rythmique primitive, élaborée et extensible, dans lesquels l'improvisation va régir nos pulsions de l'instant, sur scène (faire durer des morceaux, les faire dérailler, les salir, les ralentir, les alourdir, les épurer, etc.) ».

A l'écoute du moment et de ses vibrations, le trio se fait chamane autant d'une transe progressive que d'illuminations éclatantes et fragmentées, donnant à voir trois personnalités musicales distinctes, qui se rejoignent ou s'éloignent à l'envi, s'aiment comme elles se fuient, s'affrontent ou se réconcilient. L'évocation des antipodes, de ces « îles d'avant » (le Continent), fait tendre l'oreille vers des traditions lointaines ou fantomatiques, à peine audibles. D'où vient alors ce nom, Antilles ? « Principalement de la fascination qu'a toujours exercé ce mot, vu au dos de la pochette d'un des disques qui a le plus compté pour moi dans ma jeunesse, à savoir : la compilation *No New York*. *Antilles Records* était le nom du label qui a sorti ce disque. L'écart entre cette musique blanche nihiliste américaine et l'idée (comme français) que je me faisais des Antilles m'a toujours fasciné/travaillé.... ». Produite en 1978 par Brian Eno, avec James Chance and The Contortions, Teenage Jesus and the Jerks, D.N.A. et Mars, *No New York* est considérée comme la pierre angulaire du mouvement musical no wave. Comme leurs illustres prédécesseurs, il y a peut-être plus d'« anti » (« quelque-chose qui traîne dans la no wave justement »), que de Caribéen (« la pression zouk que nous inflige de porter ce nom »), dans la musique d'Antilles... En attendant une autre pression : celle d'enregistrer un premier album cet hiver, pour une sortie sous le soleil (donne).

W.P.

**I BOAT le Samedi 26 Novembre Avec PUBLICIST**





# SILVER APPLES

## Le Cantique de Simeon

Et si le krautrock était né à New York vers 1967 ? Julian Cope aurait l'air malin, il faudrait réécrire l'histoire. On se demande bien pourquoi l'hypothèse n'a jamais été avancée au sujet de Silver Apples.

Dans le duo que forment Simeon Coxé III et Danny Taylor, il y a du Neu! sans un radis, du Can sans les sessions au château de Nörvenich. Tout y est ou presque et avant l'heure : rythmiques tribales, chant hypnotique, flux de sons synthétiques aux effets secondaires mal connus. Silver Apples fait ses débuts au Café Wah? C'est un groupe de rock pur jus qui compte trois guitaristes en plus de Taylor à la batterie et Simeon au chant, peu amène avec ses compères d'alors. « C'était juste alimentaire. Les guitaristes assuraient sans aucune originalité. Danny était un batteur d'exception et nous avons décidé de travailler ensemble quand le groupe s'est dissous. » Le split a lieu quand il inonde la scène du Café Wah? avec les sons d'un oscillateur des années 40 et fait fuir ses collègues. « Trop bizarre, pas dans leur zone de confort. »

### DÈCHE ET CIRCUITS GRILLÉS

Le tandem n'a pas du tout conscience du caractère pionnier de sa musique. Simeon n'a jamais écouté de musique électronique, encore moins de musique d'avant-garde. « J'étais un rockeur pur et simple. Je n'avais aucune idée de ce que faisaient les autres à l'époque. La musique ressemble à d'autres groupes de l'époque parce qu'on réagissait aux mêmes stimuli. On n'avait pas d'argent pour les concerts. On tâchait juste de jouer une musique qui ait du sens, avec ce qu'on avait sous la main. » Cet état de dèche persistante le pousse à concevoir son propre instrument, le Simeon, un synthé fait de neuf oscillateurs sommairement connectés entre eux. « J'essayais de faire de la musique avec du matériel trouvé au surplus ou dans la rue : on avait zéro thune. Je n'avais aucune compétence technique : j'ai grillé pas mal de circuits en le construisant. » A défaut d'argent il développe un jeu singulier : le Simeon se pilote à l'aide des mains, des coudes, des genoux et des pieds. Une virtuosité de quasi homme-orchestre que lui disputent Danny Taylor et ses quelques treize fûts, ses cinq cymbales et ses percussions. Avec cet attirail, voilà le duo prêt à entrer dans le cour des freaks. Simeon décrit la relation très particulière qu'il entretient avec son instrument. « Sa conception était merdique. Il se désaccordait tout le temps, à tel point que je chantais la même chose quel que soit l'accord : en concert les morceaux sonnaient faux une fois sur deux. Avec le temps, c'est devenu comme un parent gâteux, avec sa personnalité et ses caprices. Un jour, de colère, j'ai vidé une pinte dessus, ça a provoqué un énorme court-circuit. »

### HAUTE ALTITUDE

La déglingue est leur mode de vie, même si Kapp, leur label, tâche de les vendre comme un groupe mainstream. Les deux s'en foutent royalement, multiplient les concerts sauvages dans les parcs, fréquentent les sphères underground de NYC et finissent par développer autour d'eux un culte spontané. Leur peu de rentabilité commerciale leur jouera un mauvais tour : Kapp est absorbé par MCA, qui ne fait pas une priorité de leur troisième album, The Garden. Et les deux bonhommes de clore là l'aventure musicale commune. Danny monte d'autres projets tandis que Simeon se consacre à sa peinture. Après un hiatus de plus de vingt ans et suite à une réédition Simeon exhume Silver

## J'essayais de faire de la musique avec du matériel trouvé au surplus ou dans la rue

Apples et retrouve la trace de Danny après de longues recherches. La suite de l'aventure est chaotique et tragique. En 1998, un accident de voiture brise le cou de Simeon, qui souffre longtemps d'un usage diminué de ses membres. En 2005, Danny Taylor meurt d'une crise cardiaque. Pas sûr que Simeon s'en soit jamais remis. Ce qu'on entend désormais dans les boîtes à rythme de Simeon, c'est la batterie de Danny. « Il m'a fallu un an pour surmonter sa perte. Plutôt que de trouver un nouveau batteur, j'ai préféré lui rendre hommage en lui offrant une présence électronique sur scène. Je l'imagine sur son nuage et j'espère que ça lui plaît. » La musique de Silver Apples a beau flotter en altitude, Simeon continue de la penser au présent, sans nostalgie. « Je n'ai jamais compris pourquoi on la disait en avance sur son temps. Pour moi elle avait le goût du présent, et elle l'a toujours aujourd'hui. J'intègre toujours de nouveaux morceaux dans mes sets. Peut-être qu'un label sera intéressé un jour et qu'un disque sera mis en chantier ! » C'est sur scène que la musique que Simeon vit et évolue : passionnante, bouillonnante et éphémère.

M.K.

I BOAT le Mercredi 2 Novembre  
Avec RUBIN STEINER & IRA LEE

# Effets Divers • par crame

LA NUIT PARISIENNE EST LE TERRAIN DE JEU DE CRAME. ELLE EST AUSSI SON BUREAU. IL COMMENCE À BIEN LA CONNAÎTRE MAIS ELLE NE CESSE DE L'ÉTONNER. CHAQUE MOIS POUR BALISE, IL RACONTE.



J'ai testé pour vous : être DJ résident dans le nouveau club chic de Paris. Ce soir-là, il y a devant moi l'écran de mon ordinateur puis un *dance-floor* vide. On a demandé à l'ingénieur du son de baisser le volume : les gens mangent. Derrière le *dance-floor*, au loin, quelques marches puis les gens dont il est question, en ombres chinoises. Ils forment un tableau élégant de silhouettes de cocktail mais je les hais car je ne comprends pas pourquoi je suis là. Normalement, mon job est de faire danser. Le chef du bar vient d'ailleurs me voir : "Tu pourrais mettre des choses qui font danser ?" Je lui réponds que j'aimerais bien. "Ils ont payé cher", ajoute-t-il.

Ce soir-là, c'est la "Fashion Week". Je veux bien croire que ça a coûté une blinde à la marque de groles de luxe de privatiser le nouveau club chic de Paris. Comme chaque saison, la "Fashion Week" donne l'impression d'avoir privatisé la nuit parisienne. Elle est cette grosse machine pleine de paradoxes - décadente mais marchande, glamour mais vulgaire, belle mais idiote.

Et pour les DJs, lucrative mais déprimante.

En toile de fond se dessinent les rapports contemporains entre mode et musique, mode et fête, la première au secours des deux autres. Les clubs chics se battent pour attirer les aftershows ; les labels cherchent des plans pour qu'un logo de marque de chaussures de sport rende superflue la vente de disques ; les musiciens veulent jouer aux défilés, faire le "sound design" des chaînes de boutiques, créer des morceaux qui vont bien dans les spots publicitaires. Comme la mode se veut cool, elle aligne. Et derrière elle encore, le secteur de l'alcool, partenaire historique de l'occupation "sortir le soir pour s'amuser" avec son maillage de limonadiers, fournit les open bars.

Je suis là grâce à la mode. De luxe, même. En jean-baskets, cheveux mal foutus, je me sens pourtant comme un clochard. Tout le monde est plus classe que moi ici, y compris - et surtout - le reste du personnel, soumis à des contraintes vestimentaires qu'on n'impose pas aux DJs résidents. Ceux-ci ne sont

*Je veux bien croire que ça a coûté une blinde à la marque de groles de luxe de privatiser le nouveau club chic de Paris.*

pas salariés de toute façon et ont cette image un peu bohème que le vigile et le mec qui ramasse les verres ne peuvent revendiquer. Je sais que si je n'étais pas le DJ, le physio à l'entrée ne me laisserait jamais entrer. Il me dirait ce qu'il a déjà dit à certains de mes amis que j'avais pourtant mis sur une guest-list : "revenez dans une heure" ou "c'est une soirée privée ce soir" (quand c'en n'était pas, bien sûr). Ou bien encore, il m'expliquerait que vu tout l'argent qui avait été mis dans la décoration de l'endroit, je ne pouvais vraiment pas entrer ; il l'a déjà fait.

On parle de *gentrification*, de *boboïsation*, de *muséification*. Au rang de ces mots affreux, on pourrait ajouter *fashion-weekisation* : une apparence de la capitale toujours plus raffinée, une économie de plus en plus exclusive, de plus en plus de fric dépensé pour la distraction de moins en moins de monde, des fêtes verticales où les potes de beuverie du soir sont les partenaires professionnels du jour, des éclats de voix qui masquent mal l'absence structurelle de dérapages amusants, le culte d'un glamour illusoire, anti-romantique. Mais j'exagère.

Je suis à une fête de la Fashion Week mais je pourrais très bien être ailleurs à Paris au même moment, à mille lieues. Dans un nouveau squat techno du 18e, une soirée coupé-décalé, un sous-sol de concerts rock, pourquoi pas même une boîte de jazz. Et les beautiful people ne sont pas sinistres à ce point. L'ingénieur du son a relevé le volume : on est dans la centaine de décibels qui fait comprendre aux invités qu'ils peuvent se lâcher un peu. Le *dancefloor* se remplit, j'aime la musique que je passe. Le nouveau club chic a ses moments de fun, de beauté parfois.

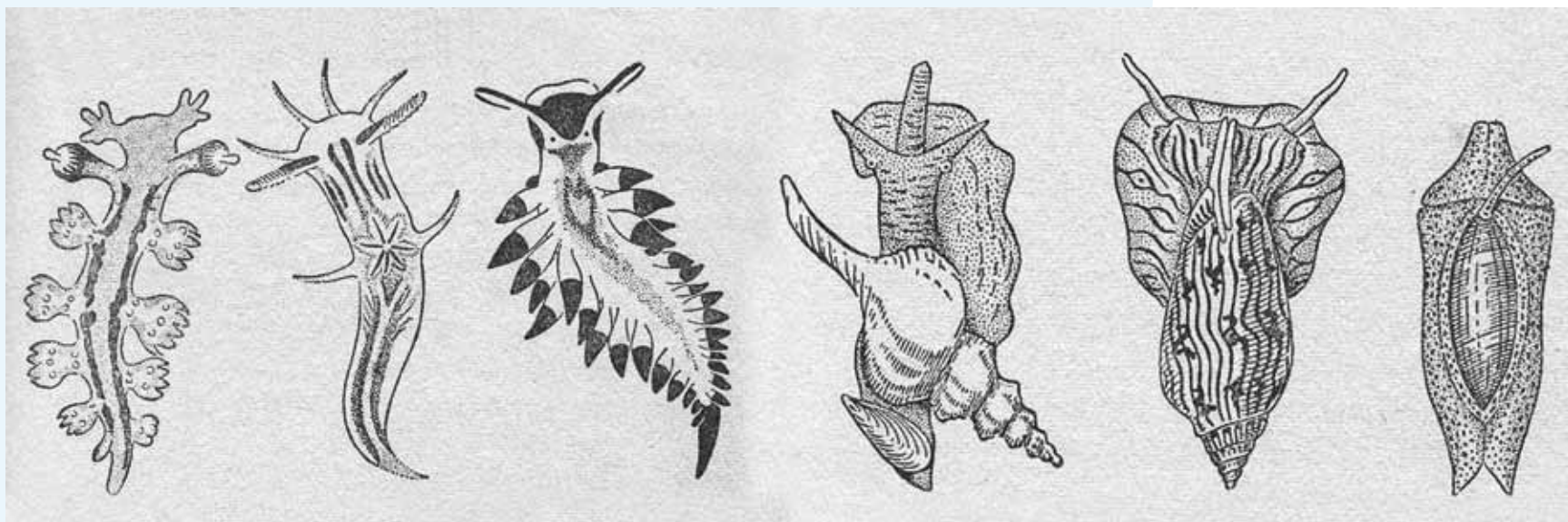


# PARURES ANIMALES

## Petit traité de zoologie vestimentaire

Propos recueillis par Valeria Costa-Kostritsky

Illustrations extraites de l'ouvrage d'Adolf Portman, *La Forme animale*, Payot, 1961



**Bertrand Prévost est spécialiste de l'anthropologie du geste dans la peinture de la Renaissance et maître de conférence en histoire de l'art et esthétique à Bordeaux 3. Habillé d'un pull jacquard aux couleurs vives, il me reçoit dans le salon de son appartement parisien, qui abrite une collection de coiffes en plumes d'Indiens de l'Amazonie qu'il a achetées sur Internet ou confectionnées lui-même. Son domaine de recherche ? Une cosmogonie de la parure humaine, inspirée par les travaux d'un zoologue suisse oublié.**

**B**ertrand Prévost a redécouvert Adolf Portman, un zoologue suisse mort en 1982. « C'est un homme qui pratique son métier comme on ne le fait plus au vingtième siècle, m'explique-t-il, un savant, en blouse blanche, qui développe par son travail une, heuh... philosophie zoologique. Vous voyez, l'appellation même a un côté poussièreux, connoté dix-neuvième siècle. Il s'agit d'un scientifique qui pose des questions fondamentales à la science mais pose ces questions depuis la science. C'est un scientifique en lutte contre lui-même. » Portman ne se satisfait pas des explications fonctionnalistes de la forme animale (et organique). Il distingue entre les apparences authentiques (celles qui sont destinées à apparaître, pensez à un visage humain) et les apparences inauthentiques, invisibles (votre estomac), faisant remarquer que les apparences authentiques sont marquées par une régularité que les formes inauthentiques ne possèdent pas (à l'intérieur de notre corps, les organes se pressent les uns contre les autres sans symétrie, pour gagner de la place). Pour preuve, prenons le cas des animaux transparents, méduses ou crevettes, dont les organes sont répartis symétriquement.

« Vous avez déjà vu une tête de méduse ? » me demande Prévost. « Elle possède quatre cercles disposés très symétriquement et très colorés, parce qu'ils ont beaux être physiologiquement à l'intérieur du corps, ils fonctionnent comme des apparences destinées à apparaître. » Portman s'intéresse à la richesse des formes de la nature, aux mille motifs qui recouvrent les plumes du faisan Argus, aux bois disproportionnés d'un cervidé préhistorique... Il va même jusqu'à se demander pourquoi les plantes sont vertes. Contrairement à l'éthologue moyen, « qui est l'équivalent en zoologie de l'économiste libéral, pour qui tout doit avoir une fin et une utilité », le zoologue ne perçoit jamais la richesse des formes animales comme un excès, fasciné qu'il est par la pléthore de variations expressives offerte par la nature.

### COSMIQUE - COSMÉTIQUE

Chez les Grecs anciens, cosmique et cosmétique (littéralement, « ce qui relève des apparences humaines ») renvoie au même concept. La distinction entre les deux termes, qui existe dans la langue française, est absente chez les grecs. Dans *L'Illiade*, on dit d'Héra qu'elle est « cosmétiquée », quand elle se pare pour la venue de son époux Jupiter. Le lien

entre les deux notions se fait à travers l'idée d'ordre, de belle harmonie.

La femme qui se peigne strie la surface de ses cheveux de manière aussi régulière que le cours des astres. On voit que le raisonnement est analogique, qu'il suppose une idéalisation et donc une simplification. Si l'on ne souscrit plus à l'idée du cosmos des Anciens, et pas à celle de perte du monde des modernes, pour penser réellement une continuité du monde et de la parure, il faut penser une mondanité réelle de la parure, et non plus analogique. Une continuité qui existerait entre le monde et la parure, la parure et le monde, la parure humaine et la parure animale... « Ce qui fait l'horizon de la continuité c'est l'horizon du monde lui-même. Tout ça est l'œuvre d'un [parer], je le dis avec un verbe à l'infinitif pour montrer la dimension dynamique de la chose » m'explique Prévost.

La parure n'est plus conçue comme un objet individuel mais comme faisant partie d'un processus de désindividualisation qui fait perdre au corps sa corporéité, qui s'en abstrait.

### CAMOUFLAGE DISRUPTIF

Je fais remarquer à Prévost que l'autre jour encore j'entendais un designer me dire qu'il adorait « s'exprimer par ses vêtements ». On ne parle pas du tout de ce type d'expression là ? Non, me répond-il. « Vous êtes modernes quand vous dites cela. C'est-à-dire que vous pensez l'expression en termes subjectifs. Vous ne pensez pas une expression en soi. » Ce dont il est question ici, c'est d'être humains qui rejoindraient l'expressivité

suprême du monde, faisant corps avec le rocher, avec les algues. Et le professeur de me montrer une planche montrant un serpent enroulé sur lui-même. « La parure », dit-il, « aurait la propriété du camouflage qu'on dit disruptif. C'est le camouflage qui désindividualise la forme animale et qui la fait s'ouvrir, au minimum sur son milieu naturel, au maximum, sur tout le cosmos. »

Les réticulations des boas ou des vipères (un peu comme mon pull jacquard) font que quand la vipère ou le serpent est enroulé sur lui-même le jeu des motifs casse complètement son unité organique. » Pour Prévost, une parure est toujours en même temps végétale, symbolique et humaine. On en finit avec l'idée d'une nature stratifiée. Toutes les couches s'invoquent, se plient les unes dans les autres. Tout s'enveloppe. Des relations se nouent entre des oiseaux et des êtres humains. Et quel meilleur exemple que celui des Indiens de l'Amazonie dont toute l'existence est parcourue de ces devenirs, de ces branchements ? Dans les ouvrages ethnographiques que Prévost me montre je découvre des photos d'Indiens coiffés de plumes qui semblent avoir muté, et se trouver à mi chemin entre la fleur et l'oiseau. Prévost invoque alors Deleuze dans *Mille Plateaux* : « Ces noces contre nature sont la nature elle-même. On essaye de penser une nature qui ne serait pas substantielle mais transversale. Le passage d'un ordre à un autre, c'est ça la nature. » La série Manimal, dans laquelle des humains possèdent le don de se transformer en animaux, n'était finalement pas si bête.



# DO IT YOURSELF

Textes: Mathias Kusnierz, Olivier Lamm, Julien Bécourt, Sylvain Quément

TANDIS QUE L'INDUSTRIE MUSICALE BAT DE L'AILE ET QUE LE MARCHÉ DE L'ART NE TROUVE PLUS GUÈRE D'ACHETEURS QUE CHEZ LES MULTIMILLIONNAIRES, L'AUTO-PRODUCTION ET SES RÉSEAUX DE DISTRIBUTION NE SE SONT JAMAIS AUSSI BIEN PORTÉS EN EUROPE QUE CES DERNIÈRES ANNÉES. PANORAMA NON EXHAUSTIF DES ACTIVISTES DU DO-IT-YOURSELF, LABELS ET ZINES, DONT ON DEVRAIT BIENTÔT MESURER L'IMPACT SUR L'ÉCHELLE DE RICHTER. FAITES-LE VOUS-MÊME SI VOUS N'ÊTES PAS CONTENTS!

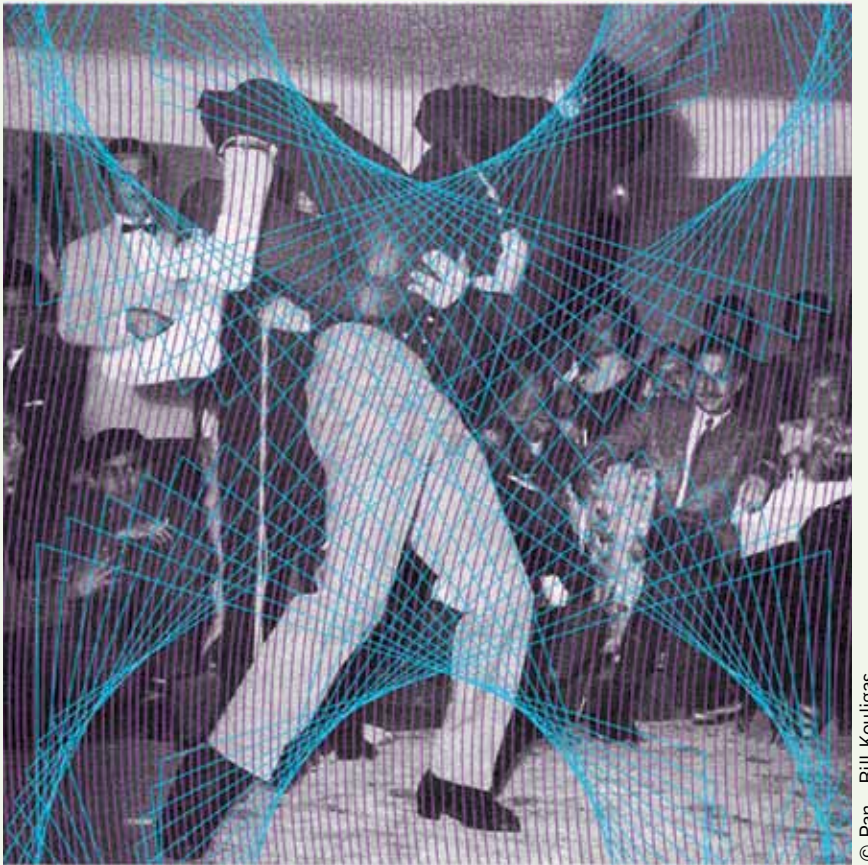
## PAN

Depuis quelques mois, tous les amateurs de musiques expérimentales et de barbelés sonores acoquinés aux pionniers de la musique électro-acoustique ne jurent que par Pan. Les références majeures s'y pressent en rang serré et les vinyles au tirage limité s'arrachent à grande vitesse. Le label berlinois aurait-il une arme secrète ?

De Bill Kouligas, le patron de Pan, on sait peu de choses, sinon qu'il est encore jeune, qu'il est né à Athènes et vit désormais à Berlin, d'où Family Battles Snake, son projet musical solo, essaime quantité de LP, de cd-r et de cassettes. Son label a vu le jour en 2008 et s'est tout de suite distingué par une identité très forte, tant graphique que musicale. Avec Kathryn Politis, autre tête pensante du label, Bill conçoit les *artworks* de presque tous ses disques. Leur signature graphique se décline à partir d'un même modèle : des motifs géométriques et filaires complexes aux couleurs vives, conçus sur un modèle fractal, se superposent à des photos d'archive, le plus souvent en noir et blanc. Des scènes ordinaires, qui montrent des danseurs, des passants, des lieux. La paire enfreint parfois ses propres règles, transforme la formule de ses collages, fait entrer des photos couleurs, invite d'autres artistes (Henry Flynt ou Tina Frank). Chaque fois ou presque, le résultat est un objet splendide et désirable.

**DADA ET FLUXUS COMME MODÈLES**  
Plus encore, c'est la philosophie derrière Pan et sa politique éditoriale qui impressionnent par leur sûreté. Dans les

grandes figures tutélaires du label, on trouve François Bayle et Henri Pousseur aussi bien que Georges Maciunas et Emmett Williams, Dick Higgins ou Allan Kaprow. Moins de musiciens que de plasticiens ou de poètes en somme, mais toujours des esprits qui se sont distingués par leur volonté d'aller à contre-courant et de battre en brèche les académismes de tout poil. Rien d'étonnant, après cela, que Bill s'écarte résolument de la doxa électronique berlinoise pour lui préférer les grandes irrégularités sonores. Le label est ouvert à des figures majeures de la musique électronique contemporaine (Keith Fullerton Whitman, Peter Rehberg, Florian Hecker), à des mavericks européens plus confidentiels (Dan Johansson, derrière Sewer Election) ou à des géants venus d'autres champs (Evan Parker), aussi bien qu'à des sound artists parfois majeurs (Trevor Wishart, Ghédalia Tazartès), parfois délaissés (Frieder Butzmann). A l'heure où le coup de la bande DAT retrouvée dans la commode de Mémé se généralise (Temporal Marauder chez Spectrum Spools ou, tout récemment, Ursula Bogner chez Fäitiche), Kouligas déniché avec flair des oubliés de chair et d'os et les convainc de signer sur son label. Un œil sur l'avenir, un autre sur le passé le plus excitant, le dieu Pan n'a pas fini d'effrayer l'Europe.



© Pan - Bill Kouligas

### ET S'IL NE FALLAIT EN GARDER QUE TROIS ? PETIT TOUR DU LABEL EN TROIS RÉFÉRENCES EXEMPLAIRES.

● **Ghédalia Tazartès - *Repas froid* (2011)**

Défiant toutes les catégories, en ébullition créative permanente, Ghédalia Tazartès a marqué définitivement la musique européenne avec une œuvre à nulle autre pareille. *Repas froid* compacte des archives de l'artiste en deux longues compositions. Rythmes biscornus, drones vicieux et fields recordings faussement naturalistes dessinent le grand opéra métaphysique et païen de la bouffe.

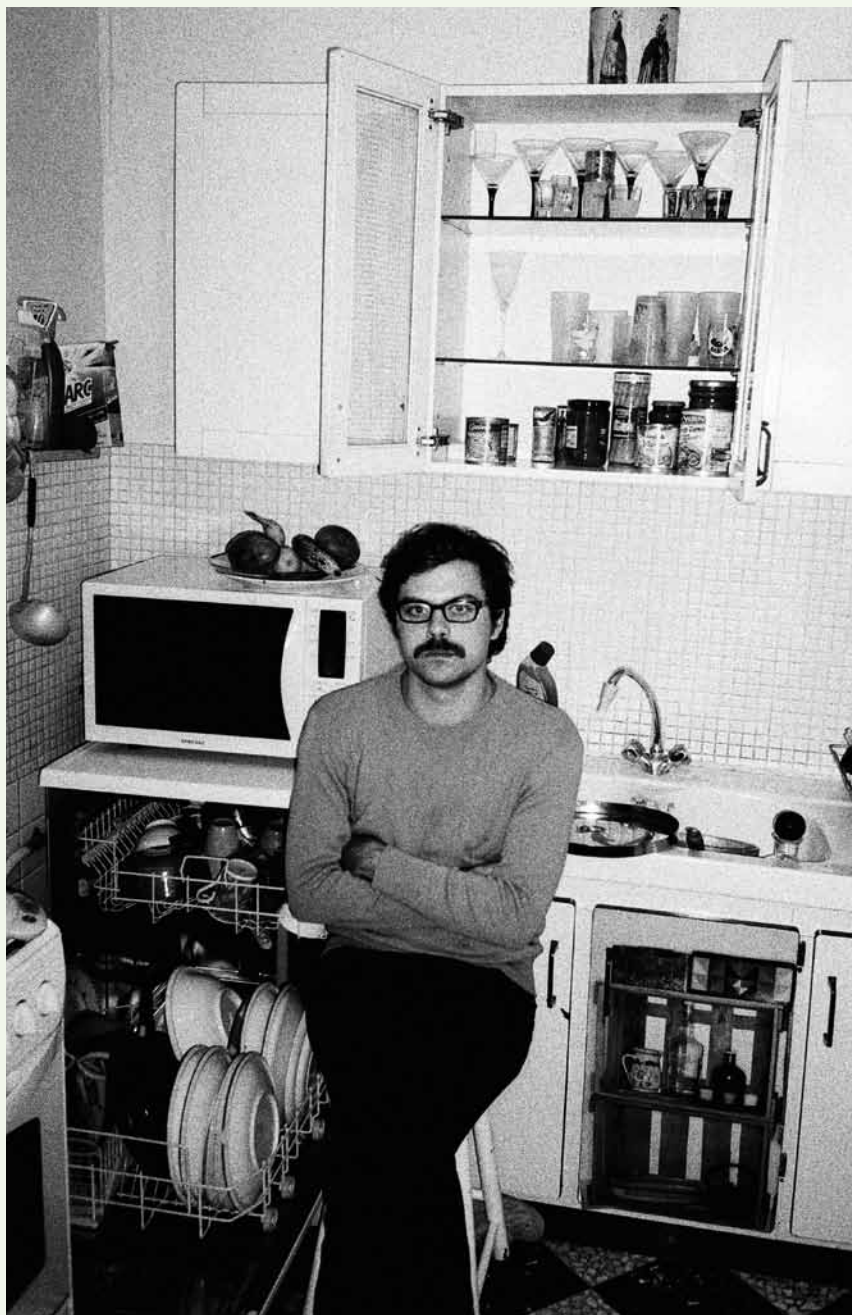
● **Joseph Hammer - *I Love You, Please Love Me Too* (2010)**

Membre dans les années 80 de la Los Angeles Free Music Society, qu'on commence seulement à redécouvrir, Joseph Hammer est un colleur versé dans l'hypnose sonore. Situé non loin des plunderphonics d'Oswald, l'art de Hammer fait s'écouler sur bandes d'innombrables sources sonores repérées au hasard à l'aide d'une simple radio AM et montées selon un chiffre inconnu. Comme si une bonde perdue au fond de l'univers lâchait dans vos enceintes les secrets sonores les plus triviaux et sublimes de tout le vingtième siècle.

● **Keith Fullerton Whitman - *Disingenuity b/w Disingenuousness* (2010)**

Pas de doute, Whitman est de ceux qui se sont réappropriés la kosmische Musik avec le plus d'intelligence. Quatre ans après le tout-digital live de Lisbon, cet opus a quelque chose d'une somme joycienne. Des bandes prises en live et en studio ainsi qu'une cassette de field recordings aléatoires alimentent un dispositif sonore cabalistique totalement analogique qu'on ne se hasarderait pas à décrire ici. Le résultat est un flux énorme de pulsations étranges et de fragments de vie arrachés au réel qui se retrouvent dotés d'une fabuleuse énergie. Un pur chef d'œuvre.

## PREMIER SANG



© Photos Vladimir Besson

Premier Sang, c'est le label quasi accidentel de l'artiste parisien Hendrik Hegray, illustrateur, éditeur de fanzines (Télérama) et de revues d'images (Nazi Knife, False Flag), performer et présence floue mais indispensable des undergrounds parisiens. Fétichiste mélomane aux goûts sûrs, forts, inattendus, il semblait écrit qu'il fonderait un jour sa propre collection et rejoindrait le cortège surpeuplé des labels managers (« A une époque tout le monde était DJ... Aujourd'hui, tout le monde a un label »), même si c'est une occasion fortuite qui l'a poussé dans le vide : l'opportunité de sortir le formidable Flame Desastre de ses amis Sister Iodine, qui à l'époque ne trouvait preneur chez aucun label en activité. Six autres vinyles-objets épais, tous mis en images, grains et perspective par ses propres soins ont depuis vu le jour, au gré des discussions et des rentrées d'argent, tous tenus ensemble malgré les disparités par une cohérence d'auteur indéniable. « Tout ce que je choisis de sortir, ce sont des évidences qui s'imposent sur le moment. C'est rare que j'y pense longtemps en amont.

*Je sais juste qu'il faut que ça fasse sens. Vu la variété du label, j' imagine que ce sens peut être dur à déchiffrer, qu'il doit avoir l'air disparate, flou, dispersé. Mais pour moi, c'est très cohérent. Déjà, je n'ai sorti que des disques de gens que je connais, qui sont tous plus ou moins des amis... Même si par truchement je vais peut être bientôt me retrouver à sortir un disque d'un mec que je ne connais pas du tout, Lasse Marhaug, avec Masaya Nakahara pour un projet et Jojo Hiroshige avec la batteuse d'Afrirampo pour l'autre... »*

Loin de s'en tenir aux doctes des scènes et des incongruités en vogue chez l'internationale hipster-noise, Hegray a sorti des disques de bruit en liberté mais aussi de la techno early Detroit (*Violence FM*) et du rock tout cassé (*Mesa of Lost Women*). Irasciblement, sa prochaine proposition est un album d'éruptions guitare-voix signées Roro Perrot (maître à bord du projet harsh noise Vomir) qui ne sortira qu'en disque compact. Achetez les tous.

## DISCOGRAPHIE SELECTIVE

● Sister Iodine / Masaya Nakahara - *Meth : Live in Tokyo* (2010)

Rencontre aux sommets entre deux sommités des profondeurs (rappelons que la superstar du bruit Masaya Nakahara officie autrement sous les noms de Violent Onsen Geisha et Hair Stylistics), ce live volcanique et raffiné a été enregistré en deux temps, deux mouvements mais rapprocherait presque l'art du bruit de nos récipiendaires de celui de l'estampe.

● Violence FM - *To Live and Die EP* (2011)

On n'a pas bien capté si le titre de ce maxi est un hommage ou pas au film de William Friedkin, mais on adore la musique gravée dans ses sillons lumineux. Aficionado secret de la techno des origines depuis une éternité, ce Français ailleurs repéré par le label chicaguan Mathematics nourrit la flamme de Detroit avec une verve étrange et précieuse.

● Macronympha - *Cut-Ups, Drones and Other Weird* (2011)

Rédition opulente d'un CD-R autoédité en 2007, cette album anthologique dont l'élaboration s'étale sur près de 15 ans détonne merveilleusement avec le reste de la discographie pléthorique de cette formation légendaire du harsh noise américain. Signalons aussi que l'écrin, un gros gatefold qui a l'air d'être en pierre, est le plus impressionnant du catalogue Premier Sang.

## BRUIT DIRECT

Dans une vie antérieure, le dénommé Guy Mercier (« Un pseudo comme un autre », ricane-t-il) fut un pionnier du web, puis l'un des premiers bloggeurs qui aient jamais existé sur la toile en France. C'était au début des années 1990, quand on ramait encore avec des modems 12K et que les pages html mettaient quinze plombes à s'afficher pendant qu'une poignée de petits génies libéraux-libertaires partaient déjà à la conquête des horizons virtuels (et accessoirement, des montagnes de pognon qu'ils allaient engendrer, eux). La préhistoire, pour les moins de trente ans. L'eau a coulé sous les ponts, mais Guy Mercier n'a pas lâché l'éponge. Il n'a pas monté de start-up pour autant. Son blog arbore le même gabarit ancestral - qui sait, hyper tendance dans quelques années ? Son blog (le R\*ck est m\*r\*t, hébergé par homme-moderne.org) tient bon et n'est pas prêt de péricliter. Robert Wyatt y veille toujours sur des garageux oubliés et des anti-héros de la working class. Sous ses airs doux et affables, Guy Mercier, au risque de passer pour un vieux

con, continue de pester contre le monde du commerce qui a submergé la musique ces trente dernières années. Du coup, lorsqu'il lance son label en 2007, c'est davantage pour jeter un pavé dans la mare et se faire plaisir, sans aucune stratégie économique ni ambition autre qu'artistique. Et encore, ce qui est un peu trop « artistique », il s'en méfie comme la peste. Attention, anguille sous roche.

Dans l'appartement cosy de Mercier, jonché de jouets pour enfants (il est le père d'un diabolin qui écoute en boucle la B.O. de Tron version Daft Punk tout en me harponnant avec des Mikado), de vieux synthés côtoient des bouquins éparpillés (un recueil de Brecht traîne négligemment sur la table à côté d'un dictionnaire de rhétorique.). A gauche de l'entrée, un couloir entier est tapissé de disques vinyles, vestiges d'une époque révolue où la musique n'était pas encore devenue du gas-oil à iPod.

Guy Mercier s'occupe aussi du label bruit direct disques, qui enchante la presse underground internationale (Wire, Dusted....) et les accros aux crêpes vinyliques, mais fait autant de bruit qu'un pet



de mouche en France. Il s'en fout, il ne fait pas ça pour l'argent, et encore moins pour la gloire. Son histoire du rock n roll à lui, c'est celle des seconds couteaux, des prolos rieurs, des losers assumés, des génies ignorés, des fous candides et des casseurs de vitrines. Hobos versus Bobos. Ses poulains ont entre quinze et quarante piges. Ils font du rock tellement foutraque et désaccordé qu'il n'en n'en est plus vraiment (*La Ligne Claire*), de l'electropunk de cave moite (*Scorpion Violente*), du boucan incendiaire sans queue ni tête (*Minitel*), du hip-hop doom de chambre de bonne (*Junior Makhno*). Sans compter des side-projects invendables de Cheveu (Accident du Travail et dernièrement Atelier Méditerranée, enregistré avec des enfants handicapés mentaux). Les genres musicaux, il en a horreur, il les conçoit comme une commodité pour les grandes surfaces et les canards mainstream. Cette industrie culturelle qu'il abhorre et qui le lui rend bien. Et alors?

La musique, comme dit Byron Coley, c'est la guerre. Quand on lui parle des labels french touch à la mode, de Born Bad à Tigersushi, il ne grimpe pas non plus au rideau. Juste, il s'en cogne pas mal. Il n'est pas « alternatif », il est alter-natif. A côté, quoi. Comme les truites sauvages, il nage à contre-courant. Avant qu'on se quitte, après de longs palabres autour d'une tasse de café, il me glisse: « Ah oui, tu rajouteras quand même: Il faut vivre sans temps morts, ce label ou ces trucs sur internet, c'est de la praxis. Le Do-It-Yourself, on peut en parler mais parler ne construit pas une culture de l'opposition, c'est aussi pour ça que je ne l'évoque jamais explicitement. Comprenez qui pourra et nous retrouverons les nôtres dans l'au-delà de la marchandise, l'ennui est une chance dialectique ».

<http://homme-moderne.org/musique/carnet2/>  
<http://bruit-direct.org/>



## FRÉDÉRIC MAGAZINE

### FM4 / VITRINES (LES REQUINS MARTEAUX)

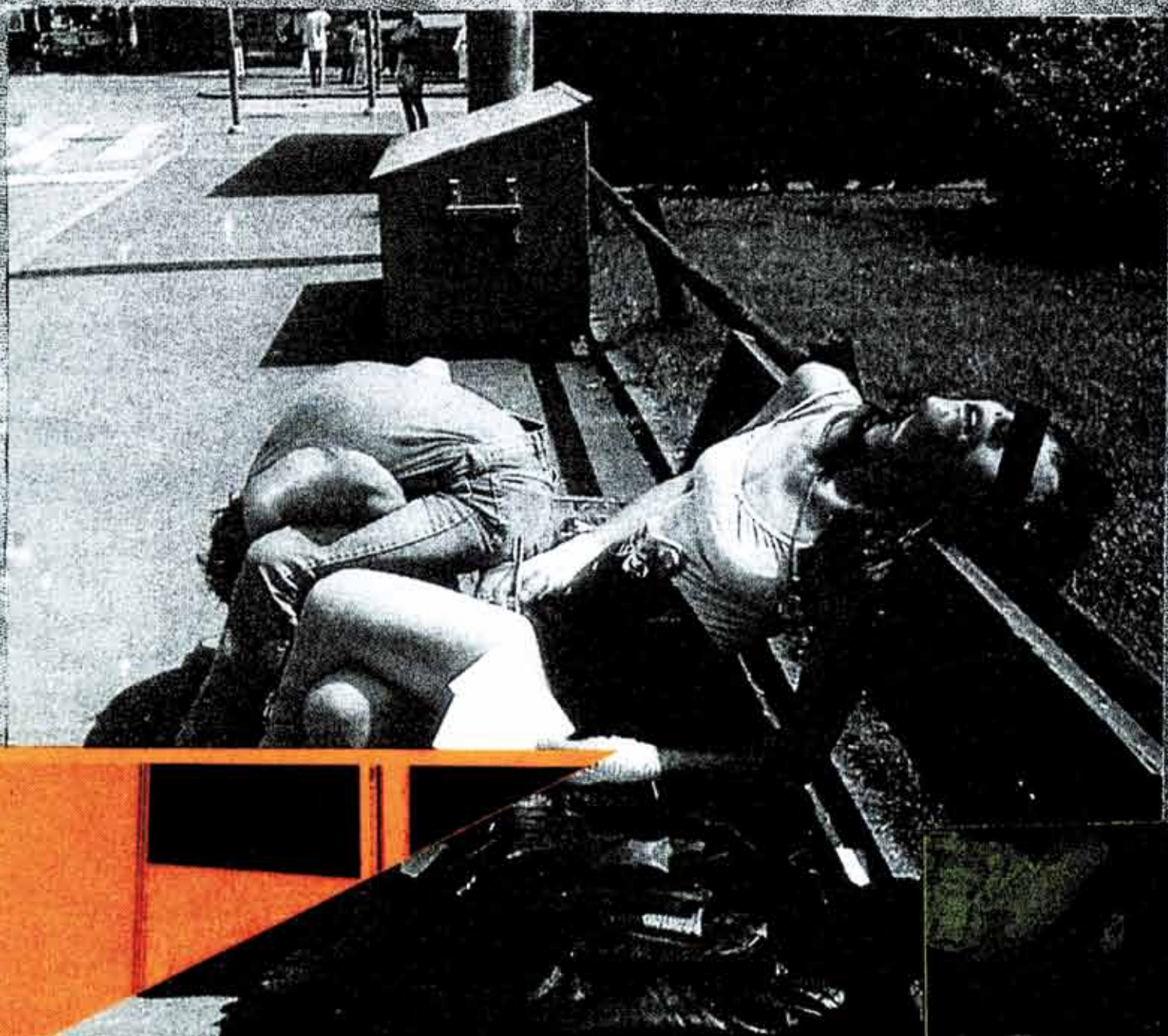


© Apollo Thomas

Quatrième publication papier, sans doute à ce jour la meilleure et la plus complète, pour l'équipe du projet Frédéric Magazine: imposant volume faisant figure de nouvelle pierre d'angle et qui dresse un état des lieux des noms, des axes et des gestes développés par ce collectif dans son approche du dessin contemporain. Né d'un souci de considération du dessin - médium à l'autonomie souvent malmenée - en tant qu'élément singulier, le projet initié en ligne en 2004 s'est étoffé au fil des ans et des expositions, au point que cette parution prend aujourd'hui des airs d'anthologie fort bienvenus: un antidote au phénomène un peu triste à l'œuvre ces dernières années: celui d'une succession de petites écoles graphiques éphémères, chaque nouveauté stylistique se trouvant trop rapidement copiée et dévitalisée, le tout à une vitesse décuplée par une facilité d'accès aux images inimaginable pour qui s'intéressait aux graphzines il y a encore quinze ans. Par la très grande diversité de styles présentés, le projet s'attache ici, a contrario, à réunir une somme d'individus aux identités fortes, dans le respect de la spécificité de chaque approche: adeptes du mal fait bien fait, psychédélistes géométriques, portraitistes de l'intime, détourneurs de figures simpsonesques, ... Autant de laboratoires graphiques aux fonctions hétéroclites. Si dans les volumes précédents cette variété pouvait induire des cohabitations quelque peu interlopes, elle fait ici la réussite d'un objet international, bien agencé et équilibré, où trônent tant les saillies classieuses des châtelains Aubrun et Marquis que les jouissives débilités Bic d'une Misaki Kawai, les teintes à l'eau du

patron Prigent, de Massimiliano Bomba, ou la fantaisie médiévale des précieux Christopher Forgues et Matt Lock. Seule limite, celle imposée par l'exercice: que l'on soit dans la sauvagerie du graffiti de chiottes ou la délicatesse d'une architecture complexe, l'autonomie du dessin nécessite que l'on aille chercher le sens dans le déchiffrement des codes graphiques et des références employées. Si des situations apparaissent, elles flirtent principalement avec l'absurde ou le fantastique: attaque de visiteur au musée, réminiscence en rouge de Carrie... Ponctuellement, elles injectent une petite dose de réel bienvenue (tel costume de petit vieux chez M.Fleury, telle bite chez M.Hegray), évitant que les préoccupations ne flairent trop les heures passées à huis-clos derrière la table à dessins. L'ensemble ainsi compilé évite l'écueil de nombreuses publications qui, dans une pose contemporaine toute en formes, semblent répugner à l'idée de se salir les mains à construire un propos autre qu'esthétique: anti-académisme dont la mutation en nouvel académisme pourrait bien être précipitée par la sortie de ce Frédéric n°4. En compilant l'essentiel des problématiques des dernières années liées au dessin, celui-ci prend place au côté de quelques récents ouvrages laissant suggérer que l'on passe peut-être du temps des fanzines énergiques à celui des anthologies: voir par exemple le Pen to Paper chez Pictoplasma, tandis que ce FM4, impulsé par une exposition au Musée International des Arts Modestes de Sète, paraît quant à lui chez des Requins Marteaux ouvrant depuis quelques temps déjà les vannes de leur politique éditoriale au service des projets de livres les plus divers. En attendant avec curiosité de voir dans quel métal sera moulée la suite, du matos de première main.











## ULTRA ECZEMA



**T**ête de gondole du label Ultra Eczema, l'hyperactif Dennis Tyfus est une personnalité incontournable de l'underground flamand, fédérant à lui tout seul une galaxie de dessinateurs contemporains et de musiciens hors-normes, issus aussi bien de la scène noise que du performance art des années 1960. D'une ferveur joviale et régressive, il affiche un goût pour l'expérimentation débridée avec l'énergie d'un chien dans un jeu de quilles. Affranchi des règles du bon goût et de la bienséance, Tyfus n'en reste pas moins un artiste de premier ordre et ses oeuvres, entre gribouillis intuitifs, collages bizarroïdes, comix déliquescent et art brut, cristallisent l'ébullition avant-gardiste des années 1950 à nos jours. Jarry, Dubuffet, Klein, Dada, Fluxus,

Burroughs & Gysin, mais aussi la musique électroacoustique, le krautrock, le power electronics, le punk hardcore, le new age, le black métal, l'acid house - tout passe à la moulinette de sa voracité créative, de concerts en installations, de fanzines en wallpaintings, de caves insalubres en galeries chics. Son label délicieusement nommé Ultra Eczema étend son réseau dans le monde entier, par le biais de disques vinyles à tirages confidentiels dont les pochettes sont sérigraphiées à la main depuis son QG de Anvers. Accompagné d'un crew d'acolytes anonymes et de freaks en tout genre, il organise régulièrement des performances aussi absurdes que jubilatoires, comme ces soirées où chacun des artistes conviés ré-interprète un tube populaire - la Bamba ou Pop Corn se sont ainsi fait allègrement massacrer toute une nuit durant, dans un esprit de dérision typiquement belge. Non content d'éditer des recueils d'images à tour de bras, il enregistre aussi des disques sous des pseudos improbables (Vom Grill, Penis Tea Flush, Bitchy Vallens), se produit sporadiquement avec des membres de Wolf Eyes et vient d'achever une tournée européenne avec le célèbre batteur free Chris Corsano. Avec un tel CV, rien d'étonnant à ce que Thurston Moore de Sonic Youth compte parmi ses premiers fans. Le génial dilettante Dennis Tyfus est le fruit d'une alliance contre-nature entre Georges Maciunas et le Tim & Eric Awesome Show. Soit l'incarnation idéale de la pataphysique trash, à la jonction entre l'avant-garde et la friterie du coin. <http://www.ultraeczema.com/>

## CHOCOLATE MONK



**E**cossais fort en gueule à l'accent tout en roulement de [r], le charismatique Dylan Nyoukis fut le fer de lance du réseau DIY des années 1990/2000 avec son label noise low-fi Chocolate Monk, bien connu des explorateurs de marges sonores. Revendiquant fièrement son passif familial hippie-prolo dans lequel son enfance a baigné, cet autodidacte qui se qualifie lui-même de «Terry Riley atteint de trisomie» (!) fait désormais figure de gourou dans les cercles consanguins de la musique expérimentale. Par expérimental, comprendre surtout la conquête d'une liberté créative qui ne serait pas bridée par une quelconque prérogative commerciale ou le souci de plaire à Monsieur Tout-le-monde. Formé avec son épouse Karen Constance, le duo Blood Stereo (initialement nommé Prick Decay en compagnie de sa première compagne Dora Doll, et qui mutera par la suite en Decaer Pinga) n'est certes pas des plus accessibles, mais on ne peut qu'être fasciné, si ce n'est conquis, par sa radicalité jusqu'au boutiste. Dans la continuité des expériences de Musique

Brute initiées par Jean Dubuffet et en dignes héritiers de la poésie sonore (ses maîtres absolus se nomment Ghedalia Tazartes, Henri Chopin et Phil Minton - à vos Google!), leur musique s'apparente à des masses sonores organiques, composées de borborygmes pâteux et de mantras hypnotiques, de boucles de cassettes déraillantes et autres manipulations sur d'antiques magnétophones à bandes. Un primitivisme quasi-chamanique qui évoque aussi bien les pionniers de la musique concrète que les collages hallucinogènes de Nurse With Wound, rehaussés d'une touche d'humour sarcastique. Non content d'éditer cassettes et CD-R à foison, Nyoukis s'outille à ses heures perdues de colle et de ciseaux pour réaliser des collages à haute teneur psychédélique, publiés pour certains dans les zines sous cités. Karen Constance ne chôme pas, elle non plus: elle enregistre également en solo sous le nom Ceylon Mange et rejoint ponctuellement ses amies sorcières au sein de Polly Shang Kuan Band, quand elle ne s'applique pas à peindre soigneusement à l'acrylique un fascinant bestiaire anthropomorphe, hybridant le conte de fées, l'illustration chirurgicale et le grand-guignol macabre. Fidèle à la fratrie internationale des bidouilleurs de sons bizarres, le couple organise annuellement dans son fief de Brighton le festival Colour Out of Space, rendez-vous des outsiders et des artistes expérimentaux du monde entier. Toute prétention y est proscrite et le public comme les musiciens s'en donnent à cœur joie, entre deux apéros sur la plage. <http://chocolatemonk.co.uk/>

## FANZINOTHEQUE

**Longtemps affublés de l'appellation graphzines, les auto-éditions de dessin contemporain qui se passaient hier sous le manteau florissent désormais sur internet, quand elles ne se cachent dans l'antre du Regard Moderne, librairie parisienne de référence pour les bibliophiles underground du monde entier. Nous vous tendons la perche, à vous de les trouver.**

### SHOBO SHOBO

Pseudonyme du musicien-illustrateur Mehdi Herberg, Shobo Shobo convole avec des monstres griffonnés et des arborescences colorées, au graphisme vif et énergisant. Il publie également le fanzine Decapitron, dont l'artiste-vidéaste Cameron Jamie est le dernier maillon. [www.shoboshobo.com](http://www.shoboshobo.com)

### RAWRAW

Micro-éditions italiennes pilotées par l'artiste contemporain Massimiliano Bomba, Raw Raw est une référence en matière de fanzines arty. Ses publications s'articulent moins autour du dessin en lui-même que sur l'assemblage conceptuel et les associations d'idées qui en découlent. [www.rawraw.it](http://www.rawraw.it)

### F.L.T.M.S.T.P.C.

Menées par le vétéran du graphzine Stéphane Prigent, connu aussi sous le pseudonyme Kerozen, les éditions Fais-

le-toi-même-si-t'es-pas-content sont à l'origine d'une quantité phénoménale de publications artisanales en photocopie couleur (notamment la revue Bazar) et de recueil d'images en offset (y compris Nazi Knife, dont il est le co-éditeur). Un pionnier en la matière. <http://faisletoimeme.free.fr/>

### NAZI KNIFE / FALSE FLAG

Jonas Delaborde et Hendrik Hegray sont à l'origine de recueils d'envergure internationale, entre tempérament outsider sans concession et démarche héritée de la sculpture minimaliste et de l'art conceptuel. Ils hébergent entre leurs pages autodidactes singuliers, musiciens issus de la scène post-noise et artistes contemporains. <http://nzkine.free.fr/>

### EDITIONS DU 57

Pilotées par Emmanuelle Pidoux et Frederic Fleury (également à l'origine de

Frederic Magazine), les éditions du 57 publient des petits fascicules de dessins en photocopies, accueillant une famille de dessinateurs au style minimaliste et faussement maladroit. <http://editionsdu57.free.fr/>

### KAUGUMMI

Toujours à la pointe de la tendance, cette maison d'édition indépendante fut initiée en 2005 par Bartolome Sanson et Felicia Atkinson, Sur un unique principe de carte blanche proposée aux artistes et avec comme seul moyen de reproduction la photocopieuse, Kaugummi a publié une multitude de livres et fanzines d'artistes, relayés par leur site web et par le blog Contemporary Works. [www.kaugummi.fr/](http://www.kaugummi.fr/)

### EDITIONS DU LIVRE

Chapeautées par Frédérique Rusch et Alexandre Chaize, Éditions du livre publie «des idées en forme de livres» en collabo-

ration avec des artistes, graphistes et illustrateurs. Avec Kaugummi, ils comptent parmi les chefs de file d'un minimalisme coloré d'où surgissent des motifs abstraits et des réminiscences enfantines. [www.editionsdulivre.com/](http://www.editionsdulivre.com/)

### FAMICON EXPRESS

Niche éditoriale du dessinateur anglais Leon Sadler, Famicon Express est une véritable mine d'or pour les amateurs éclairés de petits bouquins à collectionner, remplis de personnages grotesques aux couleurs criardes. Leon Sadler a le génie de transformer ce qui est considéré comme moche, immature et de mauvais goût en oeuvre d'art bizarre et décalée. <http://famiconexpress.co.uk/>

### Points de distribution:

- **UN REGARD MODERNE**  
10 Rue Gît le Coeur 75006 Paris
- **NIEVES**  
<http://www.nieves.ch/>



# ELASTI CITY !

## de la propriété de la matière appliquée aux villes...

Texte : Isabelle Moulin



© Mila Studio - Jakob Tigges - Chicagoskyscrapersback

**De la propriété élastique, de l'élasticité, on peut extrapoler beaucoup de concepts appliqués au design, à l'architecture, à la matière autant qu'aux mouvements de nos activités telles que les mathématiques, l'économie et les finances. A découvrir des projets et fictions sur le devenir de la ville, on s'aperçoit que non seulement une culture est née de l'image et du morphing mais qu'une philosophie de la mouvance, de l'immatériel, de l'incertitude a gagné la vision urbaine des utopistes du 21<sup>e</sup> siècle.**

### DE LA PROPRIÉTÉ DE LA MATIÈRE

**S**elon la première définition du Petit Robert, l'élasticité est la « *propriété qu'ont certains corps de reprendre (au moins partiellement) leur forme et leur volume primitifs quand la force qui s'exerçait sur eux cesse d'agir* ». Elle est une des propriétés probablement les plus recherchées dans le design industriel où ses applications sont immenses. Dans le domaine de l'architecture, elle est un des deux grands principes de la construction, tension et compression. Une fois que vous

avez compris cela, lu ou suivi pour les plus âgés les cours de Richard Buckminster Fuller au Black Mountain Collège, dans les années 1950, vous aussi serez capable de construire un dôme géodésique dans votre jardin.

Cette application développée par « *Bucky\** » nous emmène directement vers l'expérimentation de la construction et la pensée poétique de la structure du monde dont il a influencé des générations en continu. Hélas la cité est en retard dans son édification élastique. Nous sommes submergés de constructions en parpaings et ce n'est pas l'habillage de-

sign et trompeur des bâtiments qui nous font monter au 7<sup>e</sup> ciel de l'architecture. La technique n'a guère progressée depuis l'invention des poutrelles en fer rivetées du 19<sup>e</sup> siècle et du béton armé. Exit les grands artistes ingénieurs. Nous sommes dans une application renouvelée et développée, pas plus, pas moins. Les ponts en sont un exemple frappants : qui a fait mieux que le Firth of Forth ou le Golden Bridge? j'entends déjà beaucoup de protestations, mais si on franchit des portées de plus en plus longues, proportionnelles aux ambitions du BTP mondial, la construction n'a plus grand chose à voir avec la pensée de l'architecture : monter une tour de 400 m de haut en ville est une affaire de logistique, édifier un viaduc à Dubaï dépend du nombre d'esclaves disponibles sur le marché. Bien sur, il est question de fondations parasismiques, de matériaux pouvant se déformer et revenir à leur point de départ, de vitrage photovoltaïque, de matière résistante aux UV, de bâtiment

intelligent (?), mais pour chercher à éviter les ruptures et les scissions irrémédiables du mouvement terrestre et des différentiels climatiques. Il s'agit de résistance des matériaux et non de constructions déformables au gré des changements de climats et des humeurs, tenant compte des textures et d'un milieu, en capacité d'évolution.

C'est cette inversion de posture qui nous intéresse aujourd'hui : celle de la rupture, de la décomposition, de la reconstitution et de la mutation. D'une résistance, l'autre.

### DE LA RUPTURE

L'homme à gagné considérablement en espérance de longévité, il n'en est pas de même avec la production en flux continu de matière jetable en un rythme effréné. Nous vivrons peut-être longtemps, Insha'Allah, au milieu des déchets, des tas d'ordures et des décharges, des usines de recyclage. En réalité, toute cette matière accumulée nous dérange, elle est

comme un fardeau à trainer, l'activité de retraitement est sans fin. Les architectes anglo-saxons, créateur de la revue Archigram imaginaient des villes mobiles faites de consommations et de loisirs, de matières éphémères et jetables pour une fiesta continue, dans une vision ambiguë de fascination et de critique. Sur un des célèbres photomontages, une foule descend une route en lacet pour rejoindre une grande manifestation festive sur un littoral vierge survolé par des ballons et des structures textiles roses flottantes; le retour d'acide ressemble aujourd'hui à un littoral bétonné qui se fissure sous l'assaut des vagues et des marées montantes tandis que des carcasses de navires échouées s'y disloquent. Ce monde qui a vécu bascule et se transforme en un milieu à reconquérir. La vision de territoires saturés, l'exemple des villes à la croissance exponentielle, déjà obsolètes et usées à peine émergées, nous obligent à transformer notre point de vue.

DE LA RÉINTRODUCTION DU VIVANT

On voit de plus en plus apparaître dans des publications, des projets d'artistes, d'architectes, d'urbanistes, appuyés par de véritables scénarios, des projets visionnaires où des espèces vivantes sont remises au premier plan, comme une sortie biologique salutaire de l'impasse terrestre. Termitières géantes habitées par des hommes, fourmilières humaines, nidifications urbaines, fleurs de lotus artificielles flottantes sur l'océan...des formes archaïques de la Nature habitent une certaine vision du futur proche et renversent une tendance à la nécrose urbaine. Le sol se soulève, dévoile des collines habitées, des icebergs sont reconstitués comme des ensemble autonomes. C'est un monde de la métamorphose, du mimétisme, de la mutation : l'homme comme un insecte habite le monde et s'adapte grâce à un fort potentiel de connaissances scientifiques réappries des espèces vivantes multiformes. Inversement, espérons que nous n'aurons pas à nous battre contre des fourmis redoutables coupeurs de feuilles qui investiront les buildings désaffectés. J'ai vu des fourmis Atta dans une installation de Robin

Meier et Ali Momeni « *the Tragedy of the Commons* » (l'été dernier au Palais de Tokyo) organiser leur parcours dans un territoire reconstitué ressemblant à Brasi-lia, sous l'influence de sons autoproduits et remixés, de lumières artificielles et de livres.... Une colline sauvage a surgi soudain dans la ville de Berlin sur le site de l'aéroport de Tempelhof. « *The Berg* » est une fiction de l'agence d'architecture Mila Studio, une alternative à tout projet de tour qui devient le leitmotiv des grandes capitales. The Berg recompose une géographie et crée un évènement « *to trigger off people's imagination and inspire many to discuss* » C'est une éruption douce rassurante et dérangement à la fois. L'agence d'architecture Tomorrow's Thoughts Today ou « *les pensées de demain aujourd'hui* » propose un zoo urbain, the Mobile Mountain City Zoo, en partant du principe que la ville est un milieu privilégié pour la sauvegarde de la faune et de la flore et leur évolution. « *Le zoo urbain mobile est envisagé pour la ville de New-York, mais peut aussi être implanté dans n'importe quelle cité de la planète* ». Il consiste en une structure indépendante qui recouvre des buildings comme la mousse les rochers pour devenir un lieu de vie et d'observation.

DE L'EXPÉRIENCE DE LA MUTATION

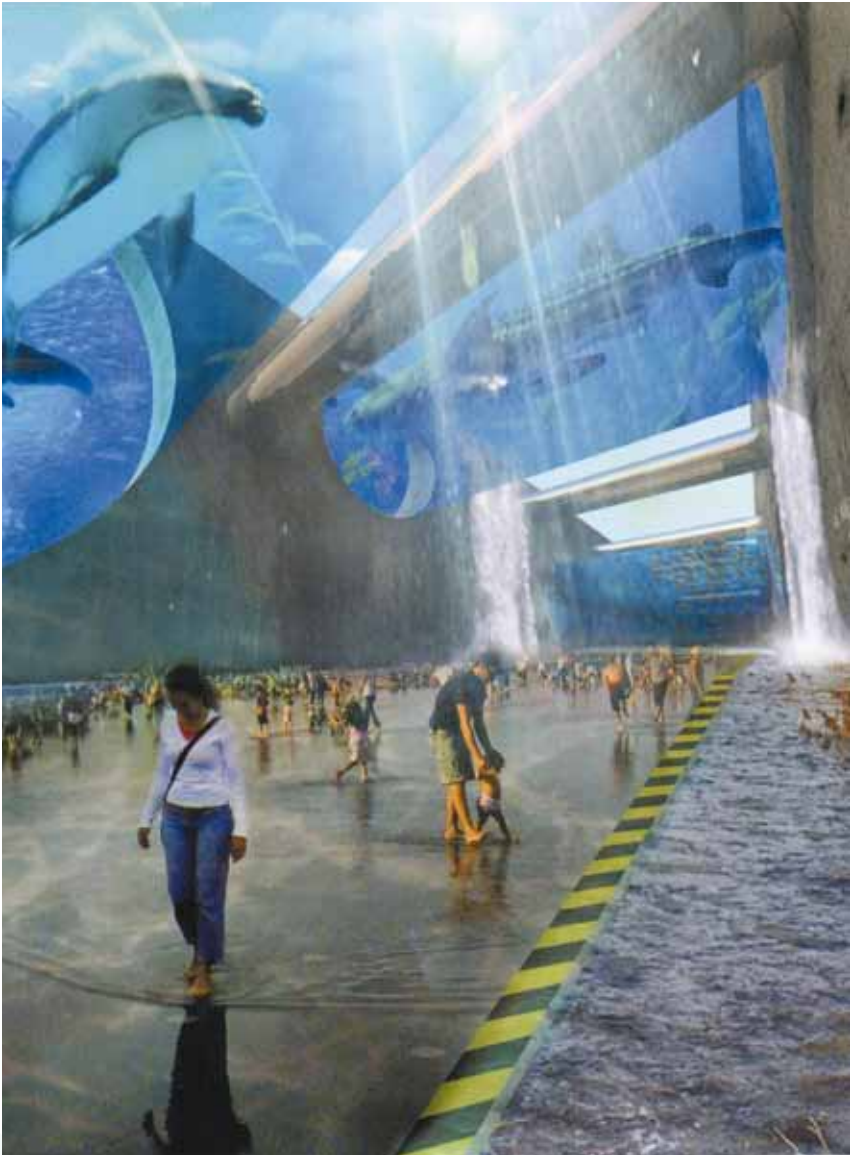
La prise en considération d'un milieu hostile est posée : c'est le projet du « *des espèces contaminées* », de David Garcia, architecte : un dôme est installé sur un territoire du nouveau Mexique contaminé par des essais nucléaires. Des espèces y continuent de vivre en quarantaine, et sont considérées dans une des réalités de l'évolution du vivant. De nombreux projets se posent en observatoire de la mutation du monde, en clinique d'un monde malade. Le socle urbain devient support de nouvelles installations, un territoire à conquérir pour ses facultés et ses propriétés. Le traitement des ambiances et atmosphères génèrent de véritables projets de sociétés : c'est la leçon de ces images poétiques, qui racontent des histoires comme des contes de la redécouverte de l'intelligence du milieu.

*New Territories*, créé par François Roche, architecte précurseur de la rupture avec le monde du « bâtiment » pour une architecture des humeurs, a proposé la réalisation d'un nuage en maille extra fine pour attirer les poussières nocives de l'atmosphère de Bangkok. *DUSTYRELIEF/B\_MU* devait recouvrir le musée d'art contemporain de la ville, mais aurait pu également s'adapter à n'importe quel site.

UN ÉPANCHEMENT D'INCERTITUDES

« *Un épanchement d'incertitudes* », telle est la position de François Roche selon sa propre définition. Une nature reconsidérée, des fondations émergées,

l'attraction terrestre remise en question, ces utopies du 21° siècle nous apprennent que la ville que nous avons connue est morte et ne pourra renaître que sous la forme d'un milieu. La survie est dans l'adaptation, le mélange, l'osmose, l'élasticité ; les espèces vivantes dessinent la ville comme les skateurs l'espace public mental. Notre époque est celle de l'argile et des coulées de boue, de la flottaison et de la déformation, des icebergs reconstitués, des îles inventées, des artefacts recyclés... Une certaine idée de la Renaissance, à une seule condition : l'imagination !



© OFF Architecture - Rethinking the Bering Strait



© DUSTYRELIEF/B\_MU - R&S



# LES FRÈRES CHAPUISAT

## arrière-mondes

Texte : Polly Orcetic



© Marc Damage

Tendre une vieille couverture en diagonale entre les renforts capitonnés du canapé familial. Se pelotonner au fond de la niche du chien. Se blottir derrière un agencement approximatif de branchages assemblés par un enroulement empirique de ficelle à gros grain. Des premières expériences de la cabane, on garde la sensation du plaisir de la cachette, du premier et temporaire chez soi et de l'illusion d'échapper à l'univers des adultes. A travers leurs installations, d'étranges structures architecturales dans lesquels le visiteur se faufile, les frères Chapuisat explorent cette dynamique échappatoire, régressive et constructive à la fois. Au deuxième étage de l'espace d'exposition du Centre Culturel Suisse se déploie sur l'intégralité du palier une masse obscure dont le motif sculptural, à l'aspect cristallin, se répète autant de fois qu'il le faut pour remplir le lieu. La matrice de la forme, rappelant l'architecture brutaliste des années 1950, s'inspire de celle du brise-lames, cette unité de béton empilée en grand nombre en bord de mer afin de créer des digues artificielles. Ici, l'accumulation des excroissances dites acropodes, non plus en béton mais en bois léger et teinté par un jus brunâtre qui leur confère une apparence de métal oxydé, compose un labyrinthe dans lequel on se fraye un passage à l'aveugle. Les parois aux facettes multiples rétrécissent jusqu'à nous forcer à faire demi-tour - on veut traverser la structure, on se baisse, on se

relève, on ne sait plus trop par où passer. Comme sur la page jeu d'un journal pour enfants, on cherche une issue pour s'en échapper et on la trouve le long du mur. La base de certains modules est percée d'un trou, assez large pour laisser imaginer qu'un corps menu doublé d'un esprit aventureux pourrait s'y glisser, s'y nicher et s'y installer. La notion d'habitable protecteur revient comme un leitmotiv dans l'oeuvre des frères Chapuisat. C'est lors d'une résidence à la Villa Arson de Nice en 2009 qu'ils découvrent la fonction des brise-lames sur les côtes méditerranéennes. Leur utilité première, qui consiste à épargner les terres des assauts de la mer, se couple avec une utilisation moins officielle, leur partie basse se transformant en habitat de fortune pour les sans-abris. Le détournement naturel des brise-lames rejoint l'exploration du modèle de la cabane cachée et de l'habitat éphémère, cher aux frères Chapuisat. Leur biographie indique qu'ils vivent et travaillent in situ, poussant le nomadisme (et la coquetterie ?) à ne pas se déclarer d'un endroit en particulier, ne mettant en avant que l'aspect communautaire et temporaire de leur situation. Ils réunissent autour d'eux une équipe avec laquelle ils transforment les centres d'art et les galeries le temps du montage et de la création d'une installation en habitation à bail précaire. Après des études d'art dans deux différentes écoles à l'étranger, la fratrie helvète, composée de Cyril et Grégory, se réunit en 2001 à Genève et débute

sa collaboration professionnelle, d'abord par le biais de dessins qui les mènent par la suite à la construction de structures inspirées des jeux pour enfants et aux détournements architecturaux des lieux dans lesquels ils exposent. En 2009, ils réalisent dans le jardin des Tuileries l'installation *Jumping Beans* en collaboration avec Laurent Tixador. Ce dernier vit le temps des quelques jours de la FIAC dans une hutte perchée en haut d'une structure en bois inaccessible, acceptant l'expérience de l'autarcie et de la fragilité de son logis temporaire. L'année suivante au Domaine Pommery à Reims, ils édifient pendant plusieurs semaines *Encore plus ou moins*, une structure en bois haute d'environ 30 mètres qui remplit la totalité d'une crayère, cave naturelle creusée dans le sol et dévolue traditionnellement à la conservation du champagne. L'échafaudage de bois brut imaginé par le binôme suit la forme trapézoïdale de la crayère et remplit la totalité du volume, déjà naturellement impressionnant lorsqu'il est vide. Le haut de la structure abrite une cabane, inaccessible au public en raison de la forte humidité ambiante. A l'inverse, leur exposition au Centre Culturel Suisse laisse tout loisir au visiteur de déambuler à sa guise entre les constructions massives et sombres, l'immergeant dans un univers coupé du monde extérieur qui relève à la fois du Terrier de Kafka, de la sculpture minimaliste et du décor de science-fiction. Une expérience à vivre, qui fait oublier l'espace même de l'exposition.

● **Exposition Les éléments**  
du 16 septembre au 18 décembre 2011  
au **Centre Culturel Suisse**  
32-38 rue des Francs Bourgeois  
75003 Paris  
Entrée libre • horaires :  
du mercredi au dimanche de 14h à 19h  
<http://www.ccsparis.com/>  
<http://www.chapuisat.com>

### A VOIR AUSSI :

- **Carsten Höller** et les vidéos de son exploration à la fois ludique et un peu sadique de l'univers des jeux de l'enfance.
- Les installations de grande envergure de l'américain **Mike Kelley** et son attachement aux petits détails et aux cabanes secrètes, comme avec *Framed and frame*, et sa fuck room présentée en 1999 au Magasin de Grenoble.
- Les destructurations in situ du belge **Vaast Colson** et son *Break down the wall* en 2006 à la galerie Maes et Matthys d'Anvers, dont il défonce les murs existants, y redéfinit une circulation transversale et qu'il transforme en lieu de concerts et de performances pendant la durée de son exposition.
- *Art as Life*, l'impératif catégorique d'**Allan Kaprow**, un des pères fondateurs du happening et du performance art, qui exhorte les artistes à faire fusionner l'art et la vie et inspire les frères Chapuisat dans leur mode de vie nomade.

# CORENTIN GROSSMANN

## sympathies

Texte : Lætitia Paviani



© Corentin Grossmann - Orgasme cosmique, collection privée

Lors d'une conférence en janvier 1999, Andreï Linde, physicien d'origine russe et professeur à Stanford en Californie, connu pour son travail sur le concept d'inflation cosmique, émet l'hypothèse qu'il existait peut-être une « mousse » d'univers. Chaque bulle, séparée des autres par des parois galactiques de millions d'années lumière d'épaisseur, aurait ses propres lois, ses propres constantes physiques, sa propre dynamique. Il n'y aurait pas eu un seul mais déjà et encore une infinité de Big Bang, chaque bulle individuelle pouvant naître et mourir, l'Univers « global » n'ayant ni commencement ni fin. L'expression « mousse d'univers » est restée.

Intuitivement, je dirais que l'expression « mousse d'univers » formule assez bien quelque chose du travail de Corentin Grossmann, jeune artiste d'origine lorraine, en course pour le 13ème prix de la Fondation Ricard dont le commissariat

sélectif est cette année entre les mains d'Eric Troncy. Décloisonnée et invérifiable, la « mousse d'univers » de Corentin Grossmann, semble, elle non plus, n'avoir ni commencement ni fin. « *Je commence la plupart du temps sans idée préconçue, du moins aux contours définis.* »

*Il m'arrive de commencer à crayonner et de laisser la surface s'étendre, le grain et la matière prendre vie jusqu'à reconnaître le début d'un objet.* »

Ainsi donc dans le cadre moelleux d'atmosphères orgasmiques, catastrophiques ou hallucinées, des écureuils côtoient des cacahuètes géantes au milieu des palmiers, des oiseaux sont pris au piège dans le fromage de pizza géantes, des fentes dans des cailloux, des rondelles de ceci ou de cela, des corps sans vie et autres petits boudins font acte d'une présence familière, sans qu'on ne sache « vraiment », ni ne souhaite « vraiment » l'expliquer, autant d'éléments vagues, étrangers les uns aux autres rapprochés

par une sorte de sympathie intuitive, cosmique, proche de celle des anciens stoïciens pour qui elle désignait la structure même du monde, une interdépendance harmonieuse et universelle, à laquelle Corentin Grossmann ajoute une pointe de burlesque. « *Si je me réfère à une réalité locale, partielle, minuscule, ou très courte c'est pour mieux l'inscrire dans les mouvements interdépendants, et infiniment complexes des innombrables éléments qui composent notre cosmos. L'ambiguïté de la démarche réside aussi dans cette pensée dont la tendance structurante est d'avance vouée à l'échec. Il peut être question, non sans humour, de la chose la plus légère et la plus grave à la fois ; les mettre en relation, sans hiérarchie aucune est une poésie qui me plaît* » Plus tard évoquée comme attribut de la subjectivité, comme faculté de partager les passions d'autrui ou comme condition de sociabilité, la sympathie ne sera jamais prise par les philosophes pour une

fusion sentimentale, mais on pourrait lui découvrir quelque chose de l'ordre de l'esthétique car, lisais-je quelque part, il n'y a pas de sympathie vraie sans une certaine puissance d'imagination. La sympathie de Corentin Grossmann envers les objets qu'il se plaît à réunir dans ses dessins et dont il partage les souffrances (sens littéral de sym-pathos) serait de sa part et de tout son être, un effort sincère et assumé, à la fois comique et poétique, pour supprimer les barrières de millions d'années lumières qui séparent ce cerveau qui flotte de ce renard qui pète, sympathie réelle et profonde qu'on appelle une œuvre d'art, ici d'une catégorie toute particulière dont la beauté indescriptible est à l'image de ces vers qui font dire au poète et mystique Saint Jean de la Croix :

*Seulement, sans forme et figure  
Et sans appui adéquat,  
Là, goûte un je-ne-sais-quoi  
Qui se trouve par aventure.*



# open bar

La sélection culturelle de Balise? Le parfait kit de survie en milieu hostile. Servez-vous, c'est notre tournée.

## MUSIQUE

**The Field**  
**LOOPING STATE OF MIND**  
(KOMPAKT)



Adoubé universellement pour l'approche toute neuve de son écriture techno devant la beauté fractale d'un premier album venu de nulle part (*From Here We Go Sublime* en 2007), le suédois Axel Willner a depuis étendu le champ de son électronique à des territoires instrumentaux, en superposant à son art des boucles le précis du bassiste Dan Enqvist (!!!) et le jeu de batterie millimétré de John Stanier (Helmet, Battles). S'en suit un début de controverse, assez classique dans le débat qui oppose l'expérimentation pure sur ordinateur aux plus traditionnelles formations de musiciens : alors que The Field tronque en échantillons miniatures la voix des Kate Bush, Lionel Ritchie, Cocteau Twins & The Embassy pour les remodeler en hauts-plateaux exposés plein soleil, les deux musiciens invitent creuseraient des sillons et plongeraient sa musique dans l'ombre. Controverse à laquelle donne tort le nouvel album *Looping State of Mind*, si décomplexé et libre dans cet entre-deux unique au monde, qu'il hypnotise doublement le regard et l'écoute.

M.C.

**James Ferraro**  
**FAR SIDE VIRTUAL**  
(Hippos in Tanks)



James Ferraro dit avoir eu l'idée de *Far Side Virtual* en traînant dans un bar lounge de L.A. et en observant un étrange individu aux cheveux verts qui buvait son smoothie à 30 dollars sous la lumière blafarde d'une batterie d'écrans géants plasma. C'est pour lui et les citoyens de Dubaï qu'il a composé en premier ces vignettes étrangement familières de muzak faussement futuriste qui semblent évoquer des publicités de micro-informatique de la fin des années 80 ou les galeries marchandes de *Minority Report* mais ne parlent en fait que des « douces désorientations de nos vies digitales ». Léopardées d'effets sonores repiqués sur OS X et de clins d'œil thématiques flippants (Starbucks, le New Yorker ou les Sims), ces micro symphonies MIDI ne sont pourtant pas seulement redondantes : leur tendresse tordue, caractéristique de leur gros ours de compositeur, massent aussi étrangement le cœur. Indispensable.

O.L.

**Opponents**  
**TEMPLE OF DECADENCE**  
(Opposite Records)



Comme son nom l'indique, Opponents, trio post-industriel new yorkais, a construit son identité sur une esthétique de l'opposition, un psychédéisme sombre taillé dans la rocaïlle synthétique. Avec des titres comme *Fascist Starship* ou *Together We Will End the Future*, deux de leurs précédents brûlots, pas de doute quant à l'idéologie subversive qui sous-tend leur musique. *Temple of Decadence* enfonce le clou (rouillé) en beauté: Babylone la corrompue en prend pour son grade dans cette plongée sonore à travers les méandres du subconscient le plus transgressif, renouant avec la virulence des premiers SPK, de Throbbing Gristle ou de Wolf Eyes. Un double CD-R divisé en seize chapitres, 120 minutes de torpilles électroniques, de drone délirant et de poltergeist grésillants: le meilleur remède contre la crise.

J.B.

**Oneohtrix Point Never**  
**REPLICA**  
(Software/Coop)



En dépit d'une notoriété à la limite du délirant pour un artiste de son exigence et de son étrangeté, Daniel Lopatin ne semble souffrir d'aucun état d'âme, d'aucune remise en question de son projet esthétique. Et c'est un sorte de miracle: après la parenthèse rutilante et virtuose de Ford & Lopatin, le Brooklynite revient avec ce qui est sans doute son disque le plus insolite et conceptuel à ce jour. S'éloignant encore un peu plus de Vangelis et des profondeurs fastoches de la novo-synth music, il a élaboré les dix chants fractals de *Replica* autour de collages bruts de spectres audio tirés de sa collection personnelle de publicités vintage, comme une version sans image de son DVD *Memory Vague*. Formellement, il fait le moins de vagues possible, laissant le champs libre aux fantômes et aux beaux sons de synthèse. Et édifie le mausolée le plus puissamment onirique de sa carrière.

O.L.

## PERLES RARES

par Gaspare Balducci

DE LA SYNTH-POP À LA MINIMAL WAVE, PETIT TOUR DU MONDE DE L'ELECTRO ANALOGIQUE DES ANNÉES 80 ET SES MOINS ILLUSTRÉS REPRÉSENTANTS

**Various - Red Waves**  
**EASTERN EUROPEAN AVANT-PUNK & SYNTHPOP RARITIES**  
WFMU Rds (cd 2007)

A l'origine un show radio mémorable de Jason Elbogen diffusé live sur WFMU qui se voit très rapidement édité en physique. Une esthétique proche de la mythique série de bootlegs *Kassetentäter* avec qui il partage un goût pour le synth-wave cheap, tout pourrave, *Red Waves*, se veut un panorama de la culture «bedroom» des ex-pays du bloc de L'Est.

**William Onyeabor**  
**ANYTHING YOU SOW**  
Wilfilms Rds / Bootleg (lp 1985-2011 )

Réalisateur d'obscures court-métrages, pionnier de l'auto édition via son label Wilfilms et surtout faiseur de ballades synthétiques vénéneuses et obsédantes; le nigerien William Onyeabor est une personnalité fascinante et complexe. Plus que tout il peut se targuer d'être le premier véritable musicien de pop électronique Africain. Dernier album studio et disque séminale.

**Crash Course In Science**  
**SAME**  
V.O.D. (2xlp 2009)

Dès sa naissance en 2003, Vinyl On Demand, se démarque par un souci d'archivage jusqu'au boutiste de la scène cassette internationale (Graff Hauffen Tapes, Esplendor Geometrico, Ceramic Hello etc). En toute logique se voyait publié il y a deux ans une anthologie définitive des héros new-yorkais du genre, compilant une décennie de proto techno-punk frénétique et barrée.



## LIVRES

# COCKTAIL MOLOTOV

PAR GUY MERCIER

**Franç-tireur du blog le R\*ck est mort et mercenaire du label Bruit Direct, Guy Mercier n'a pas inventé la poudre mais il s'y connaît en explosif. Petit traité mensuel de la contre-culture musicale par l'un de ses artificiers.**



Hey, savez-vous qu'avant même votre naissance, oui, des gens écoutaient déjà cette musique ? Oui, des gens comme, tiens moi, oui et puis tiens, Byron Coley. Byron Coley et moi on écoutait cette musique, question d'histoire et de culture. Non pas qu'il n'existait rien avant, non, mais croyez moi ce qu'il y avait avant, bah, c'est ce qui a été détruit au moment où cette histoire là commence. C'est une histoire qui commence donc par une destruction; un joyeux moment, ça. Des personnages apparaissent. Où est l'histoire quand on peut tout télécharger instantanément? Mais ça suffit avec ça, assez parlé de moi, vous devez lire ce petit livre qui est une bribe, un fragment de notre histoire. A côté de sa maison, Byron Coley possède une grange. Dans cette grange, il met tous ses disques, et rien que ça. A propos de chacun de ces disques, quelques dizaines de milliers,

il a écrit quelques mots, quelques phrases, un paragraphe ou une page, plusieurs parfois, systématiquement, pour son magazine Forced Exposure, à la jonction entre le fanzine et le gros mag rock a la Spin. Forced Exposure traitait de TOUT ce qui sortait à son époque où le mot indépendant n'était pas encore un faux genre musical mais voulait dire... indépendant quoi. Quelques phrases qui ne sont pas un simple enregistrement de goût, quelques phrases qui montrent comment chaque disque s'inscrit dans un mouvement. Ce qu'on voit dans ce petit recueil de ses écrits de jeunesse (78 à 83, choisis par l'auteur) c'est qu'en portant le nez du critique sur les Germs, la Los Angeles Free Music Society, Robert Fripp ou le Devo d'avant la gloire, il s'agit surtout de boire des mousses et de se trouver un endroit pour dormir et vivre, en parler, dans la destruction vivante. Le vieux monde s'agite encore, une ligne suffit à se débarrasser de Bowie « *Combat de langues dans un chaud néant blanc* ». Ecrire comme ça participe de cette destruction, même si (il ne s'en cache pas) c'est un arrangement du style de Lester Bangs. Ecrire comme ça, c'est la guerre, mon vieux.

**Byron Coley - C'est la Guerre : Early Writings 1978-1983 (l'Oie de Cravan)**  
<http://www.oiedecravan.com>



© Chrisam Films

## AMERICAN HISTORY, VERSION FULLER

**Vous pouvez ranger les Essais de Montaigne, voici votre nouveau livre de chevet : Un troisième visage de Samuel Fuller, parcours biographique à la Cendrars dans le style d'Hemingway. Dévorer la trépidante autobiographie de ce cinéaste-reporter permet de parcourir quelques grands événements de ce foutu XXème siècle qu'a tracé l'histoire américaine en lettres de feu et de sang, le tout à la manière d'un bon vieux film hollywoodien, avec pour seule différence que ce livre contient peut être la matière de plus d'une centaine de films.**

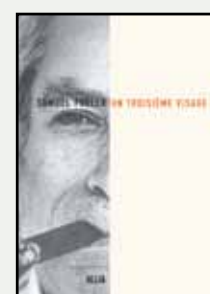
Crime reporter dès 17ans, Sam Fuller fait la route, bien avant Kerouac, pendant la grande dépression de 1929, rencontre le vrai Citizen Kane (Hearst), serre la pogne d'Al Capone, voit des soldats mitrailler cinq-cents grévistes pendant la grève de 1934, et rédigea des scénarios au noir pour Otto Preminger. Caporal, cité pour bravoure dans la seconde guerre mondiale, a le temps de boire un coup avec Hitchcock au Claridge et le luxe de se faire prendre en portrait par Robert Capa quand il débarque en Normandie, pour arriver jusqu'aux fours de Falkenau, camp de concentration où il tournera ses premiers mètres de pellicule. Qu'il soit devenu pote avec Raoul Walsh, Nick Ray et John Ford, n'est pas si surprenant, quand on considère sa carrière de cinéaste. On peut s'étonner en revanche qu'il se soit lié d'amitié avec Jim Morrison ou qu'il se soit fait passer pour mort. A partir de sa figuration dans *Pierrot le Fou* de Godard, il fera quelques apparitions drôlatiques chez Moullet, Wenders et Kaurismäki.

Tout ce qu'a vécu Fuller paraît incroyable, tant il a boursingué, tant son style idéaliste galvanise : « *Je dormais dehors sur des cartons en utilisant mon manteau comme couverture et ma*

*machine à écrire comme oreiller.* » C'est pour l'obtention de la vérité qu'il s'est trouvé sur tous les fronts, qu'importe qu'il soit reporter, soldat, ou cinéaste, car au fond pour lui c'est le même combat : le cinéma n'est que la simple continuation de la guerre par d'autres moyens, n'est-ce pas ?

La légende du cinéma est une affaire d'accessoires. Le chapeau avec Ozu, les lunettes de soleil avec Godard, Wakamatsu ou Wong Kar-Wai; ensuite viennent ceux qui fument le cigare : Orson Welles et Samuel Fuller, ceux qui savent raconter des histoires. Alors que Welles invente, Fuller lui se souvient et tout ce qu'il nous raconte est vrai. « *Jeunes gens, si vous voulez comprendre le monde, bougez-vous le cul et allez l'explorer !* »

Philippe-Emmanuel Sorlin



**SAMUEL FULLER UN TROISIÈME VISAGE, le récit de ma vie d'écrivain, de combattant et de réalisateur**  
(Editions Allia)

# VIDE-GRENIER

**Chaque mois, notre mousquetaire de la résurrection Friedrich von Gasparina exhume un livre, un film, un musicien ou un objet égaré dans les limbes de l'histoire. Ce mois-ci, Les Fous Littéraires de André Blavier (Edition des Cendres).**



*Les Fous Littéraires* est un ouvrage d'André Blavier- pataphysicien, poète, érudit- paru la première fois en 1982. Il y panache des théories excentriques, des nomenclatures farfelues et des visions capricieuses de cosmogones, étymologistes, inventeurs, hygiénistes, philanthropes, romanciers et autres « casse-pieds ». Citons Chamine qui a acquis la preuve éclatante que le soleil n'est « plus qu'à dix-huit kilomètres de la Terre » ou encore les errements de calculs « récréatifs » d'Antonio Snider qui nous

assure, péremptoire, que l'homme depuis Noé a suffisamment fourni d'urine pour remplir la Méditerranée et l'Adriatique. On apprend- évidemment- dans cet almanach de la déraison pourquoi du cri des bêtes préhistoriques l'ancêtre tira les sons de la langue française et comment on peut cuisiner sans feu et sans surveillance. Au-delà de l'intérêt de ces extravagances définitives et de leur citation, Blavier, amusé et outré ordonne ces vanités dont il est le grand archiviste.

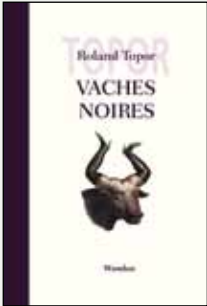


Laurent Boudier  
**LES OBJETS FOUS  
D'ARTISTES**  
(Hoeboeke)



Ergonomie de l'absurde et consumérisme dévoyé sont les ficelles de ce catalogue d'inventions dénuées de toute utilité pratique. C'est cette absence d'usage qui en fait toute la saveur, dans le sillon des ready-mades de Duchamp et du Catalogue d'Objets Introuvables signé Carelman (1969). Brouillant les frontières entre l'ascèse du musée et la sphère intime du chez-soi, ces prototypes loufoques dissimulent une philosophie existentielle et un art de vivre se délectant de la vacuité et du non-sens poétique, à rebours du tout-utilitaire de la société de consommation. Parmi ces oeuvres mutantes, mentionnons le pull-over à trois seins d'Art Orienté Objet, l'étui pour arrosoir de Wim Delvoye, le camion mou d'Erwin Wurm, le sac comestible d'Erik Dietman, la monolunette de Martin Margiela, le sofa en kit de Robert Stadler ou l'escalier sans fin d'Olafur Eliasson. Comme le souligne Laurent Boudier, « *l'important, ici, n'est pas de jouir sans entraves mais bien de participer à une certaine envie de masochisme générale et expérimentale, une tangible jouissance dandy. Et comme le mot va avec réjouissance, on s'aperçoit vite que la vie proposée là se fout bien des valeurs de commodités. Le nihilisme est un détachement. La possession une vanité. L'usage un désopilant matérialisme obsolète.* » J.B.

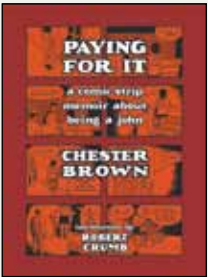
Roland Topor  
**MÉMOIRES D'UN  
VIEUX CON  
& VACHES NOIRES**  
(WOMBAT)



Dessins (dans *Art, Bizarre* ou *Hara-Kiri*), écrits (*Le Locataire Chimérique*, adapté par Polanski), films (*La Planète sauvage*), émissions de télévision (*Téléchat*, *Palace*), comédie (*Nosferatu*, de Werner Herzog) : l'art protéiforme de Roland Topor (décédé en 1996) manque à notre époque, autant que son humour vache et noir. Justement sort d'outre-tombe ces jours-ci un recueil inédit de trente-trois nouvelles, intitulé *Vaches Noires*, où l'homme à la pipe et au rire tonitruant inventorie ses obsessions avec sa drôlerie grinçante et inégalée, étrangement inquiétante : l'aliénation

par les choses et l'argent (une table agressive, un répondeur indépendant), la monstruosité et la déchéance physique (le corps du narrateur disparaît un matin), la hantise du temps qui passe et de la mort (l'homme serait de la matière épistolaire intergalactique...). Ses *Mémoires d'un vieux con*, également rééditées, le présentent en artiste de génie aux talents multiples qui traversa le XXe siècle, fréquentant (et inspirant) tous les plus grands (Picasso, Breton, Malraux, Trotski, Méliès...), inventant le « glissisme », le « ponctualisme », le cubisme, épuisant au passage, la forme de l'autobiographie prétentieuse. Salutaire. W.P.

Chester Brown  
**PAYING FOR IT**  
(Drawn & Quarterly)



Récit d'une expérience de client autant que défense méthodique des relations tarifées, ce nouvel opus du brillant Brown condense pourtant, à son corps défendant, tous les errements d'une morale libertaire surprise en plein coït avec les formes les plus sauvages de libéralisme économique. On ne contestera pas l'argument fort du livre: le couple romantique recèle une part d'ombre et de tristesse tout aussi grande que celle des relations tarifées. Ce qui dérange ne relève pas tant des pratiques du client que de son entreprise de justification théorique d'une situation somme toute séculaire par des arguments modernistes. Libre-choix, consentement: notions fragiles qui se heurtent à la réalité montrée, car Brown les choisit jeunes, souvent. Que connaît-on avant 25 ans? On frémit de voir son plaidoyer pour la propriété du corps enfanter ainsi un système de libre-échange à la dureté peu défendable, pour qui a ne serait-ce qu'effleuré, par exemple, l'approche critique toute orwellienne d'un Michéa. Servi par une élégante épure graphique aux allures d'écriture blanche, le récit brille par son art du coup de pic à glace. Mais c'est aussi dans cette mise à plat narrative des situations humaines, à la froideur poignante, que sourd le grand absent de ce corpus théorique: le plaisir que l'on donne, cet encombrant plaisir féminin dont on se débarrasse à coups de petits tas de monnaie fiduciaire. Livre profondément honnête, jusque dans ses aspects les plus critiquables. S.Q.

Paul Willis  
**L'ECOLE  
DES OUVRIERS**  
(Agone)



Repéré comme un ouvrage majeur dès sa sortie en 1977 par Pierre Bourdieu, *L'école des ouvriers* du sociologue britannique Paul Willis est le livre le plus emblématique des fameuses cultural studies anglaises. Pourtant, il n'avait jamais été traduit jusqu'ici : la faute à ses innombrables retranscriptions d'entretiens avec les gamins d'ouvriers qui font la sève de son enquête? Grâce à Bernard Hoepfner, traducteur chevronné d'idiomes anglo-saxons s'il en est, on peut enfin le lire en français et c'est une révélation. Car cette étude de cas opérée magnéto à bande en bandoulière au cœur des 70s dans une cité ouvrière typique des Midlands anglais, marxiste en diable, met à jour des processus culturels et sociétaux (la « damnation vécue comme une forme de résistance ») en prise directe avec nos propres écoles, nos propres classes populaires, notre propre temps. D'un prolétariat à l'autre, le temps passe, les schémas de reproduction demeurent. O.L.

DVD

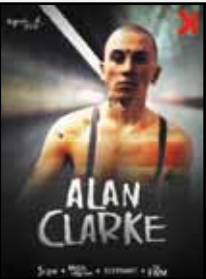
Dennis Hopper  
**OUT OF THE BLUE**  
(POTEMKINE)



Peu connu, encore moins vu, le troisième film de Dennis Hopper dormait jusqu'ici dans les limbes avec la réputation d'une pépite *punk* arrachée à l'intersection des 70's et des 80's. Le titre est emprunté par Hopper à une chanson fameuse de Neil Young, *Hey hey my my*, ballade funeste que le film joue en boucle et qui lui donne son horizon noir. « *Out of the blue / into the black* » : difficile en effet de faire plus sombre, plus radicalement nihiliste que ce film-là. Hopper y fait le portrait d'une adolescente livrée à elle-même, entre une mère junkie et un père alcoolique et incestueux qui sort tout juste de prison pour avoir fauché, ivre mort, un bus scolaire. Pedigree chargé, que l'adolescente brûle à petit feu en errant entre concerts punks (elle idolâtre Johnny Rotten), errances sans but (merveilleux moments quasi-documentaires de déambulations urbaines,

comme une version *teen* et butée du *Wanda* de Barbara Loden) et envie, bien légitime, de tout foutre en l'air. Comme dans *Easy Rider* dix ans plus tôt, l'Amérique est ici partout et nulle part. Partout: le film est un concentré d'américana doloriste (auquel Sean Penn, admirateur déclaré, piquera tout, en nettement moins bien). Nulle part : aucune trace de rédemption ni de seconde chance dans la mire du film, mais un élan de destruction résignée et radicale qui ne fait pas mentir sa réputation de nihilisme *hardcore*. C'est aussi la révélation d'une actrice prodigieuse, Linda Manz, découverte dans *Les moissons du ciel*, et disparue de la circulation après *Out of the blue*, pour réapparaître vieillie de quinze dans une autre perle white trash : le *Gummo* d'Harmony Korine. J.M.

Alan Clarke  
**COFFRET**  
(Potemkine)



A la frontière entre le documentaire et la fiction, les films d'Alan Clarke - vingt et un au total, produits pour la plupart par la BBC - sont autant de chroniques de la violence ordinaire de l'Angleterre de la fin des années 1970. Disparu d'un cancer en 1990, combattant acharné du thatcherisme qui fit des ravages dans les couches populaires, Alan Clarke incarne une certaine idée du réel, à la fois empathique et détaché. Sa caméra endosse toujours le point de vue des exclus et des paumés, simples « merdeux » victimes de leur condition sociale dont il ne cherche jamais à juger ou justifier les actes: ils se débattent purement et simplement dans une société qui les refuse et qu'ils refusent en retour, dans des jaillissements de violence froide, qu'il s'agisse d'adolescents dans un camp de redressements dans *Scum* (1979), d'un skinhead magistralment interprété par Tim Roth dans *Made in England* (1982) ou d'un groupe de hooligans dans *The Firm* (1988). Témoin de son époque et influence majeure pour nombre de cinéastes (de Stephen Frears à Nicolas Winding Refn en passant par le tacheron Danny Boyle), la mise en scène de Clarke colle au plus prêt des personnages, filmés à la steadicam dans des plans séquences qui vont droit au but, sans pathos ni esthétisation. Avec ses longs travellings muets ponctués par des exécutions de sang-froid évoquant l'engrenage de la violence en Irlande du Nord, *Elephant* (1989) servira notamment de matrice pour le film homonyme de Gus Van Sant. Ces quatre films, d'une brutalité implacable et d'un humanisme militant, restent imprimés dans la mémoire longtemps, très longtemps, après leur visionnage. Des chefs d'oeuvre à (re)découvrir absolument, en attendant l'intégrale. J.B.



# Salles Obscures

## GOING UNDERGROUND

Par : Guillaume Gwardeath  
www.gwardeath.com

« Je vais faire mon chiant, mais que vient faire ce groupe dans le sommaire ? Déjà pétés de buzz branché et des chroniques jusque dans Elle ! » Les chroniqueurs s'étripent, et moi je sirote une bière pression pendant qu'une attachée de presse sans doute stagiaire me vouvoie derrière son mojito. Quand je lis Elle dans l'idTGV, je ne connais pas 1/10ème des artistes coups de coeur. J'en suis encore à me passionner pour le line up du prochain Hellfest. Il ne faut jamais faire semblant d'être au jus des tendances si on est largué. Faut juste savoir faire son truc. Je veux dire : John Ford a surtout tourné des westerns, non ?

J'avais fait jouer DJ Hell à la Base Sous-Marine, lors du premier festival Novart à Bordeaux. Je ne me souviens pas trop de l'année mais je me souviens que le rider faxé par Dj Hell était un vrai haïku : « voiture de sport + champagne + platines ». Le champagne était bien au frais dans un seau posé sur la banquette arrière, mais DJ Hell ne s'était jamais pointé finalement. On l'avait remplacé par un DJ parisien bien dans la place et quand au restau le gars m'avait demandé ce que j'écoutais comme zique et que j'avais répondu les Ramones et Motörhead il m'avait regardé comme le dernier des blaireaux. Je l'ai vu en tof dans un mag il y a peu avec un putain de t-shirt de Motörhead, genre faux vintage H&M. Si ça se trouve il avait un slip des Ramones.

J'ai l'âge de mes artères, ma boutique préférée à Bordeaux

s'appelle l'Antre des Dragons et l'émission de radio que je kiffe s'appelle Going Underground. Ça passe le mardi soir sur Radio Campus 88.1. Ces mecs m'aident à supporter les heures pénibles de vaisselle et lessive du dimanche soir en exhumant le meilleur de nos 80's, nos 90's, et même nos 00's. Ils citent Paul Stanley et Hershell Gordon Lewis et leurs analyses sont poussées (« je n'ai jamais réussi à finir cette saloperie de Rubiks Cube à la con »). Ecouter la bande FM en 2011, t'imagines ? C'est comme prendre un train Corail avec Jack Lang.

Ce mois-ci le Grand Théâtre donnait Carmina Burana. Je suis passé devant les affiches en rentrant d'aller surfer au Grand Crohot, un matin avant d'embaucher. J'avais méchamment ramassé dans les mousses (quatre vagues à la série, de 1,20m à 1,50 m, avec attaque d'aileron en pleine baine). Le chœur O Fortuna a pris ses quartiers dans mes sinus encore pleins d'eau salée. Corde pulsum tangite, motherfucker. Curieusement, c'est la prof d'espagnol qui nous avait appris ça au collège. Je crois que Carl Orff, pour les lyrics, avait pécho un poème latin dédié à la déesse Fortuna. Chance et destin dans le même pré-mix, comme les alcools sucrés pour saouler les ados. Je crois que c'est un jeu de mot : sens les vibrations de la corde /touche les pulsations du coeur. J' imagine comme un gros accord de basse Rickenbacker qui te fait monter le cardio.

## Promotion (éphémère) de la lecture publique

Malgré son instrumentalisation au sein des formes institutionnelles de la "démocratie participative" (conseils de quartier, concertations, etc) - des vitrines qui donnent le change tout en laissant peu de pouvoir aux habitants et aux associations locales - la société civile prouve heureusement de temps en temps qu'elle est à même de réinventer une nouvelle citoyenneté et de mettre les organes traditionnels de pouvoir au pas. La bibliothèque éphémère qui s'installe à partir du 25 octobre à bord de l'I-Boat est un exemple réussi d'initiative citoyenne capable d'inspirer les politiques publiques. Née en 2007 des initiatives conjointes de l'association de promotion de la lecture publique Quai aux Livres et de Bruit du Frigo, une association d'urbanisme participatif, Bibliothèque éphémère a d'abord été installée avec succès dans un centre social du quartier Bordeaux-nord. Son but était de convaincre les pouvoirs publics d'implanter une bibliothèque pérenne dans ce quartier en pleine expansion. L'expérience semble aujourd'hui faire des émules puisque Bibliothèque éphémère figure en bonne place sur le programme d'actions de démocratisation culturelle sur lesquelles s'est engagée la Ville de Bordeaux dans le cadre de la convention triennale « culture partagée », signée par Alain Juppé et Frédéric Mitterrand le 6 octobre dernier. Toutefois, dans ce projet, relifté par la magie de la communication institutionnelle en Biblio-Bateau : "bibliothèque décalée et expérimentale au mobilier « street art » à roulettes, poufs, poires, banquettes, pour l'ambiance, jeux vidéo, films, musique, magazines, bandes dessinées et mangas, romans, pour le contenu", on a encore du mal à mesurer l'engagement réel de la Ville pour la pérennisation de la lecture publique dans le quartier. Coup de pub ? "L'expérience est lancée pour quelques mois. De son succès dépendra la suite..." annonce la Ville... Sans préciser que l'action a déjà été menée et son succès mesuré auprès des publics du quartier en 2007 et en 2009. Les bordelais n'auront donc que trois mois, à compter du 25 octobre, pour re-découvrir et confirmer la réussite de ce dispositif né d'une initiative de terrain : sur le Bassin-à-Flots, Biblio-Bateau offrira toutes les commodités d'une bibliothèque municipale améliorée, avec un design soigné et un matériel hi-tech, dans une salle de concerts flottante et flambant neuve. Une fois, malheureusement, n'est pas coutume.

T.K.

## Beloüin en large

MA Asso, structure associative fondée par l'artiste sonore Eddie Ladoire et sa compagne Hélène Perret, s'attache depuis 2002 à promouvoir des concerts de musique électronique (Fennesz, Oval, Tujiko Noriko, The High Llamas, Kap Bambino...) et à mettre en place des dispositifs d'écoute, aussi bien dans des lieux alternatifs que dans des festivals ou des centres d'art institutionnels. Fort de sa longue expérience dans le domaine du son étendu aux arts plastiques, l'association inaugure ce mois-ci Les Champs Magnétiques, un lieu d'exposition et de diffusion situé dans le village de Langon, à une cinquantaine de kilomètres de Bordeaux, et qui augure d'une programmation de haut vol. L'espace de la galerie, dédié principalement aux installations sonores et visuelles (Audio Rooms, Video Rooms), accueillera quatre expositions par an ainsi qu'un programme d'ateliers jeune public et des résidences de création. Pour étrenner ce centre d'art atypique, l'association a convié le plasticien français Pierre Beloüin - également responsable du label Optical Sound. L'artiste a passé un mois à errer dans les contrées québécoises autour de la ville d'Alma, avec pour seuls outils son appareil photo, du matériel d'enregistrement et une connexion internet. Forêts d'arbres morts, plaines verglacées, cieux sans fins, tons blancs et bleutés... Ces clichés photographiques de paysages polaires sont le prétexte à un dispositif subtil : Pierre Beloüin a fait appel à un narrateur à distance (P. Nicolas Ledoux) pour consigner son séjour de A à Z sur la base des photographies qu'il lui adressait quotidiennement par mail - un procédé qui rappelle la fameuse collaboration chorégraphique par fax de Forsythe et Larrieu en 1996. Selon une démarche similaire, les sons ambiants enregistrés par Beloüin in situ ont servis de matériau de base à divers musiciens (Cocoon, Servovalve, Wild Shores...) qui en ont chacun livrés leur propre interprétation. Accompagnées de ce carnet de bord fictif écrit depuis la France et de ces impressions sonores diffusées au casque, les photographies de Beloüin dessinent les contours d'un Grand Nord fantasmé, porteur d'une mythologie qui supplante le réel.

J.B.

Exposition Awan Siguawini Spemki, Pierre Beloüin  
jusqu'au 17 décembre  
aux Champs Magnétiques  
10, rond point d'Aquitaine  
33210 Langon  
http://ma-asso.org



AGENDA NOVEMBRE



CONCERT • OEUVRES VIVES 7 w/ OREN AMBARCHI & ALAN LICHT • **Mardi 1 novembre • 20h00** • Expérimental • 13€ en prévente/étudiants et 17€ sur place • OREN AMBARCHI (SUNNN O))) - ALAN LICHT

CONCERT • EMIKA (NINJA TUNE) • **Mercredi 2 novembre • 20h00** • Electro • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • EMIKA - KOOL TRASHER

CLUB • EPILEPTIK • **Mercredi 2 novembre • 00h00** • Dirty, jungle, drum'n'bass • Entrée libre pour les filles/5€ pour les garçons • MISS DBM - KAYNASTY - OZ - NEPHYTS - MISS KÉLIUM

CLUB • EXPLODE YOUR AIR • **Jeudi 3 novembre • 23h00** • Dirty, jungle, drum'n'bass • Entrée libre pour les filles/5€ pour les garçons • MISS DBM - KAYNASTY - OZ - NEPHYTS - MISS KÉLIUM

CONCERT • ROCK'N BOAT • UNE SCENE SUR LA SEINE • **Vendredi 4 novembre • 19h00** • Pop, rock, folk • 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place • BOREA - SOCIAL SQUARE -LUNAH

CLUB • THERAPY SESSION • **Vendredi 4 novembre • 00h00** • Drum'n'bass • 10€ en prévente/étudiants et 15€ sur place • THE PANACEA - COOH - AK47 - SHEERDAY - FRED MATO + PERFORMANCES / CONTESTS

CONCERT • YOU ROCK • **Samedi 5 novembre • 19h00** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place

CLUB • MUTE : Air london Showcase • **Samedi 5 novembre • 23h00** • Techno • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place GLIMPSE live BURNSKY JAY CALL GUI MUTUEL

CONCERT • YOU ROCK • **Mardi 8 novembre • 19h30** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 12€ sur place

CONCERT • MISTER POP • **Mercredi 9 novembre • 19h00** • Electro, pop, rock • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • MISTER POP + GUEST

CLUB • JUNGLE TREK • **Mercredi 9 novembre • 23h00** • Dubstep, drum'n'bass • Entrée libre pour les filles/5€ pour les garçons • TOMBA / Israel - JUNGLEMAN - EL INDIAN - MESBASS - NINECELL - QUATERBLACK

CLUB • IRM RECORDS SHOWCASE : 2 YEARS OF MUSIC THERAPY • **Jeudi 10 novembre • 23h00** • Techno, minimal, house • 10€ sur place • NHAR (LIVE) - RYAN DAVIS - MATTHYS - DAWAD - JOFF LOGARTZ

CONCERT • HUNDREDS • **Vendredi 11 novembre • 19h00** • Expérimental • 8€ en prévente/étudiants et 12€ sur place • HUNDREDS + GUEST

CLUB • 3LEVEN PARTY • **Vendredi 11 novembre • 23h00** • House, tek, electro • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • OP9 live - KIRA NERIS live - VAX1 - BASEPHUNK - TOM CASE

CONCERT • FALLENFEST • **Samedi 12 novembre • 18h30** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 12€ sur place

CLUB • PANAME HIP HOP ALL STARS • **Samedi 12 novembre • 23h30** • Hip-hop • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • DJ SUSPECT - DJ LBR - DJ DAMAGE - EXPRESSION DIRECT - DJ NUMBER SIX + GUESTS

CONCERT • ROCK YOUR WEEK END • **Dimanche 13 novembre • 19h00** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place • SERENIUS - LINE FEED - THE LONG ESCAPE - ALL MY MEMORIES - IRREPRESSIBLE - WRATH - FALLEN JOY

CONCERT • WINSTON MCANUFF & BAZBAZ ORCHESTRA • **Mercredi 16 novembre • 19h00** • Pop, soul, world • 18€ en prévente/étudiants et 22€ sur place • WINSTON MCANUFF - BAZBA Z ORCHESTRA - SHARITAH MANUSH

CLUB • BASS'MATI • **Mercredi 16 novembre • 23h30** • Dubstep, drum'n'bass • Entrée libre •

TURNTABLE MIND - DJ SBERLA - SKANK - LEAX

CONCERT • TOM FIRE • **Jeudi 17 novembre • 19h30** • Reggae Pop • 8€ en prévente/étudiants et 12€ sur place • TOM FIRE + LEK SEN

CLUB • CROUSTIBASS • **Jeudi 17 novembre • 23h30** • Bassline • Entrée libre pour les filles/5€ pour les garçons • LOUZ VS VAT - DJ UNO - P.BOY VS POHY - BIBZ VS WALLOU - JAKA

CONCERT • FALLENFEST • **Vendredi 18 novembre • 18h30** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 12€ sur place

CLUB • PILBUS EXPERIENCE • **Vendredi 18 novembre • 23h30** • Techno, minimal • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • PÅR GRINDVIK - SUBDOUBT - NATHAN HELL - MACSIM GANCZARZYK - JACK BANTAM

CONCERT • FALLENFEST • **Samedi 19 novembre • 18h30** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 12€ sur place

CLUB • ALL NAKED • **Samedi 19 novembre • 23h30** • Electro, dirty, techno • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • ZOMBIE KIDS (es) - DEAD CAT BOUNCE (it) - XOMA SILENT LISTENER - KIFOOF'N - NOSTROMO

CONCERT • YOU ROCK • **Mardi 22 novembre • 19h00** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place

CONCERT • CONGOPUNK • **Mercredi 23 novembre • 19h00** • Rock • 13€ en prévente/étudiants et 17€ sur place • IHAB - CONGOPUNQ + GUEST

CLUB • WHY SO SERIOUS ? • **Mercredi 23 novembre • 23h30** • Dubstep • Entrée libre • DJ TROUBL - SPANKBASS - RAGNAL - WOBBLEBOY - ANTITRASH JACK - BLINDNESS AUDIO

CLUB • VOULEZ VOUS DEBOITER GRAND MERE ? • **Jeudi 24 novembre • 23h00** • Hip hop, electro, drum'n'bass • Entrée libre • FLORE - N'ZENG - PROSPER - JONTI

CLUB • BAZZAR & ASIAN ELECTRONIC presentent

UP-RISING • **Vendredi 25 novembre • 23h00** • Dub, reggae, jungle • 12€ en prévente/étudiants et 15€ sur place • DR DAS live - DEEDER ZAMAN - DA KRISHNA - DJ SOUNDAR ROHAN

CONCERT • FALLENFEST • **Samedi 26 novembre • 18h30** • Rock • 10€ en prévente/étudiants et 12€ sur place

CLUB • YES ! WEEKEND !!! • **Samedi 26 novembre • 23h30** • Techno • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • DAVID CARRETTA - EVER NEVER ELECTRO SEXUAL - ERIC LABBÉ

CONCERT • ASB + PATRICK RONDAT • **Dimanche 27 novembre • 19h00** • Rock expé • 17€ en prévente/étudiants et 20€ sur place • ASB - WILLOW - TRIPLE FX (PASCAL VIGNÉ) - PATRICK RONDAT

CONCERT • SINK OR SWIM FEST • **Lundi 28 novembre • 18h00** • Indie, pop, punk • 10€ en prévente/étudiants et 14€ sur place • TITLE FIGHT - BALANCE AND COMPOSURE - TRANSIT - CAN'T BEAR THIS PARTY - NOTIMEFOR - BACK ON EARTH - SKEERD CORPORATION

CLUB • HIGH PLACES • **Mercredi 30 novembre • 19h30** • Expérimental • 10€ en prévente/étudiants et 13€ sur place • HIGH PLACES + GUESTS

CLUB • THE FREAK SHOW • **Mercredi 30 novembre • 23h00** • House, techno • Gratuit • JOHN MARAGONDAKIS - ELOMAK - LE GRAND MECHANT LOUP - APO K LIPSTIK - PROSPER - JULIETTE DRAGON



CONCERT • LES PARADIS ARTIFICIELS • **Mardi 1er novembre • 20h30** • 11,90€ adh fnac / 13,90 prévente / 15€ sur place • THE GLITCH MOB (Glass Air records – US)

CONCERT • ALLEZ LES FILLES – AVANT GARDE • **Mercredi 2 novembre • 20h30** • 10€ adhérents / 13€ en prévente / 15€ sur place • SILVER APPLES (US) - RUBIN STEINER &

IRA LEE (Platinum – Fr) NOVEMBRE • **Jeudi 3 novembre • 19h00** • Gratuit • TERRASSE : DJs BORIS & X LAB • CLUB : 00h00 • Gratuit • RESIDENCE CREME FRAICHE • TECH-HOUSE • LINE UP : PANTON (Southern Fried - ca) - POUPON (Discobelle - ca) - COME CLOSE (Fr) - LBF

CLUB • ELECTRO • **Vendredi 4 novembre • 00h00** • 8€/10€ • COSTELLO (Boxon – Fr) - TOM DELUXX (Boxon- Fr) - ROUGE (Paris)

CONCERT • POP • **Samedi 5 novembre • 20h30** • 14€/16€ • HOUSSE DE RACKET (Kitsuné - Fr) • CLUB : 00h00 • 10€/12€ • WUNDERBOAT • LINE UP : YAKINE (Circus Company - Fr) - JEFF K (Silver Network - Fr) - XLAB - DJ MATTIU

CINÉ CONCERT • NOIR PROD • AVANT GARDE • **Dimanche 6 novembre • 17h00** • 4€/6€ • EQUUS en concert FILM DER GOLEM (C.BOESE P.WEGENER)

CONCERT • CABARET PUNK • **Lundi 7 novembre • 20h30** • 10€/12€ • BONAPARTE (Rough Trade – Ger)

CONCERT • ELECTRO POP • **Mercredi 9 novembre • 20h30** • 8€/10€ • HUNDREDS (Sinnbus - Ger) - MOHINI GEISWEILLER (Columbia - Fr)

CLUB • DFA • **Jeudi 10 novembre • 00h00** • 10€/12€ • SHIT ROBOT + guests

CONCERT • BANZAI LAB présente URBAN BOAT • Electro hip hop • **Vendredi 11 novembre • 20h30** • 13€ concert + club • Esiom - United Fools - UHT • CLUB • 00h00 • 8€ • BANZAI LAB présente URBAN BOAT • CLUB • Afro Hip Hop • Art Melody - IRM- dj Marakattoo

CONCERT • POST-ROCK • **Samedi 12 novembre • 20h30** • 10€/12€ • LINE UP : MANSFIELD TYA (Vicious Circle - fr) - Mesparrow - Fragile (Bx) • CLUB : SEEK SICK SOUND • Electro • 00h30 • 12€/15€ •

LINE UP : ZOMBIE NATION (Turbo / Gigolo - It) - Eworks - Heroine - Exces

CINÉ CONCERT • à partir de 4 ans • **Mercredi 16 novembre • Séance à 14h30 et 17h30** • 5€ • RICK LE CUBE - ROAD MOVIE AUDIO VISUEL POUR LES KIDS

CONCERT • DFA - AVANT GARDE • **Jeudi 17 novembre • 20h30** • 13€/15€ • PLANNINGTOROCK (dfa - Ger) - YAN WAGNER (Be) • CLUB : SEEK KLUB • 00h00 • Gratuit • Kampferr, Upset, Fellini, Eworks

CONCERT • IBOAT • POP • **Vendredi 18 novembre • 20h30** • 10€/12€ • TOM FIRE (Wagram) • CLUB : MY LIFE IS ACID • 00h00 • 10€/12€ • DANCE DISORDER (Bpitch Control - Berlin) - ROB ALVES (My life is Acid - Paris) - JUNIOR FELIP (Mg Prod - Bx)

CLUB • TECHNICOLOR • **Samedi 19 novembre • 00h00** • 10€/12€ • BEATAUCUE (Kitsuné - Fr) - THE CANADIAN - BUGGIN

CONCERT • LA MOUV PARTY TBC • **Jeudi 24 novembre • 20h30** • Gratuit • TBC • CLUB : BOXON records présente BOX IS ON • 00h00 • Gratuit • DCFTD - CLARKS (Boxon)

CONCERT • NOIR PROD - Noise rock • **Vendredi 25 novembre • 20h30** • 10€/12€ • Aucan (Africantape - It) - Picore (Jarring effects - Fr)

CLUB • CITIZEN BIRTHDAY - 10 YEARS • 00h00 • 12€/14€ • TEENAGE BAD GIRL - THE MICRONAUTS

CONCERT • ELECTRO ROCK • **Samedi 26 novembre • 20h30** • 8€/10€ • PUBLICIST (Voltaire - USA) - ANTILLES (Fr) • CLUB : GERMANS DO IT BETTER W KOMPAKT • techno minimale • 00h00 • 12€/14€ • Coma Live - Tobias Thomas - dj Mattiu

CONCERT • ALLEZ LES FILLES • **Mardi 29 novembre • 20h30** • 10€ tarif adhérents/13€\* prévente/15€ sur place • LYDIA LUNCH & BIG SEXY NOISE (USA) - PACK A.D. (CAN)





Les œuvres vives d'un navire constituent sa partie immergée.  
Elles sont considérées comme vives car elles contribuent à la bonne marche du bateau.  
"Les œuvres vives" du Batofar (Paris) et IBoat (Bordeaux), c'est une série thématique mensuelle  
dédiée aux formes artistiques indépendantes, à l'avant-garde, à l'underground,  
aux contre-cultures et à l'expérimentation.

**OEUVRES VIVES #7**  
**OREN AMBARCHI**  
**(SUNN O)))**  
**6 ALAN LIGHT**

**OEUVRES VIVES #8**  
**NEW MUSIC FOR**  
**EARLY INSTRUMENTS**

with

**ROBERT**  
**HAMPSON**  
**STEPHAN**  
**MATHIEU**  
**JOZEF VAN**  
**WISSEM**



Plus d'infos sur [www.batofar.org](http://www.batofar.org)

**TECHNIKART**

selected  
modern  
music.

**Mute**

**I BOAT**

**BATO  
FAR**